



HAL
open science

Récits d'un attachement : passage du marché, place Saint-Bruno, Grenoble

Marion Duprat

► **To cite this version:**

Marion Duprat. Récits d'un attachement : passage du marché, place Saint-Bruno, Grenoble. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-02899466

HAL Id: dumas-02899466

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02899466>

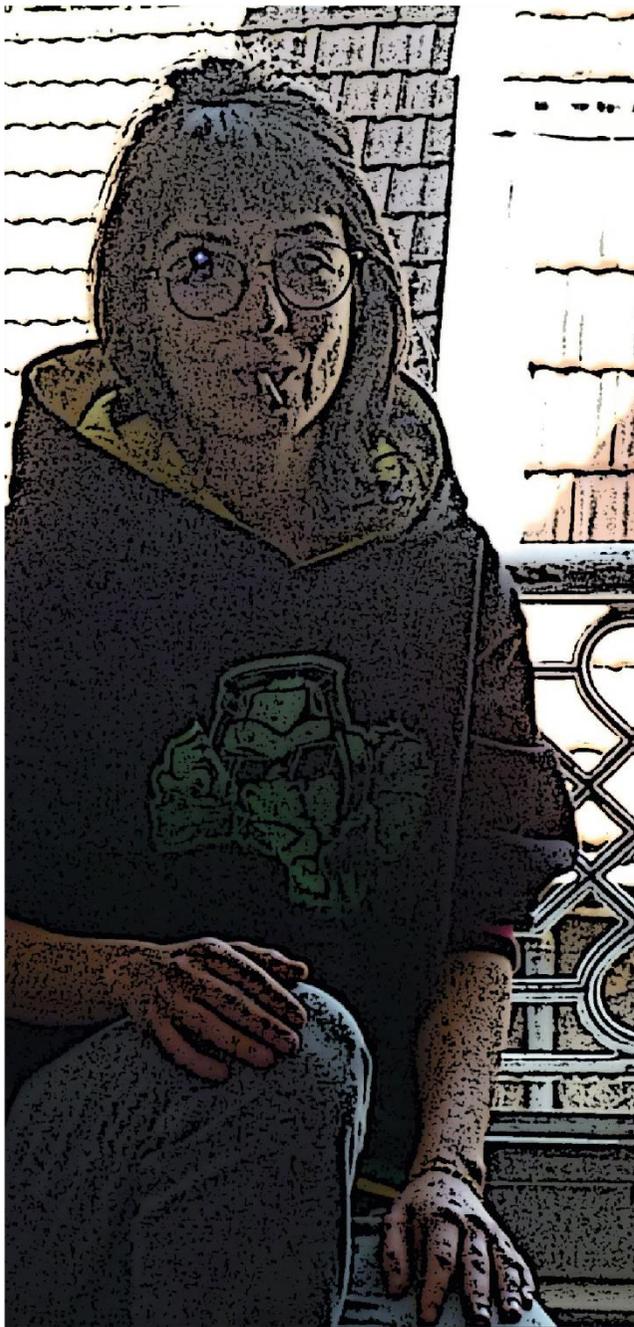
Submitted on 15 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉCITS D'UN ATTACHEMENT.

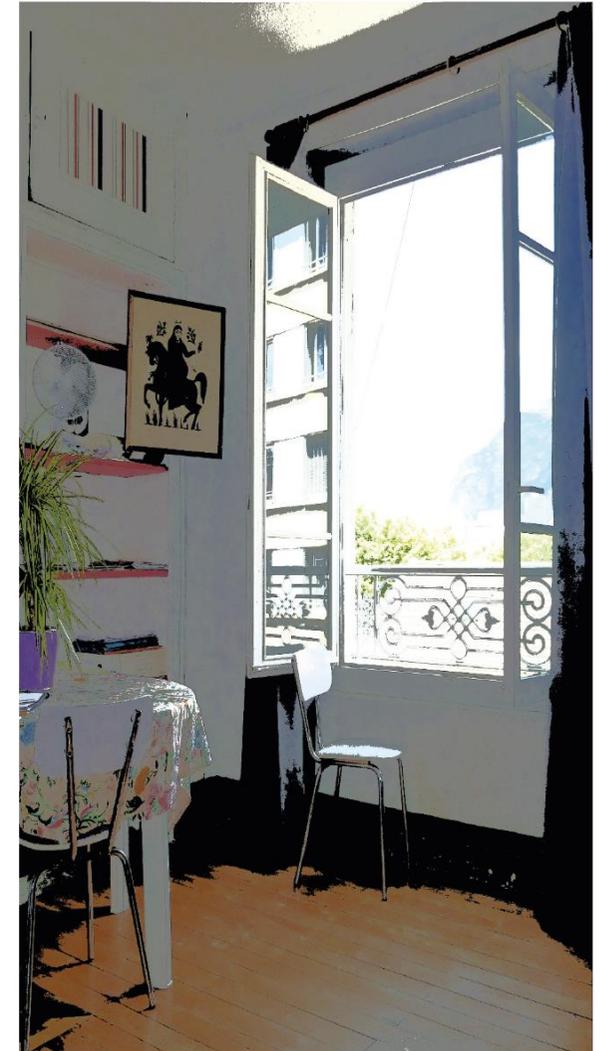
Passage du marché, place Saint-Bruno, Grenoble.



SOMMAIRE



6. Entrer en réflexion
10. Donner lieu
13. Concevoir une méthode
19. Remonter l'histoire
25. Exhumer les projets
28. S'arrêter au passage
30. Préciser l'attachement
34. Rencontrer David Lapoujade, une lecture d'Etienne Souriau
37. Retranscrire les collectes
40. Rechercher les moindres existences
45. Raconter les seuils
48. Synthétiser la synthèse
66. Faire le point
68. Commettre l'erreur d'essayer
70. Douter encore
72. Chercher des solutions pour l'action
74. S'appuyer sur l'image
88. Jouer du regard et prendre du recul
91. Le bien, l'éthique, la règle et les principes
93. Le beau, l'esthétique, les intentions et la manière
95. Le vrai, l'inspiration, les précautions, les héritages et fictions
3. S'engager et remercier
4. Introduire
97. Conclure
99. Trouver la source
102. Annexer
103. Retourner
105. Tromper l'oeil
117. Notice analytique



S'engager et remercier

Le passage du marché est un interstice, une surprise. Il est un lopin de terre, à Grenoble, entre le cours Berriat et la place Saint-Bruno. C'est un interlude urbain qui fait tout juste 600 mètres carrés. C'est une composition, faite des murs et sols d'habitations, des accès et enceintes qui délimitent les espaces de mobilité, de logement, de travail, de consommation...

En rez-de-chaussée, il est empilements de briques qui font bureaux, espaces réservés d'une bibliothèque, paroi qui délimite la salle de presse, garages, cours, arrières cours et seuils. En tant qu'ensemble composé, il est le revêtement du sol, par endroits le toit d'un parking, des bouches d'aération ou le mobilier urbain. Il est les plantes qui y poussent et le vivant qu'il accueille, deux cèdres qui y ont grandi, les traces que portent ses murs, les sons que l'on y perçoit.

Ce passage du marché est dans la dynamique, des choses et des êtres, dans le tempo de mouvements élémentaires. Il est fait de rythmes, de gestes et d'impressions. Il est ambiances et images mentales. Il est au passé, aux souvenirs, au futur, à ce qu'il pourrait s'y passer et au présent, aussi dans l'émotion.

Les pages qui suivent retranscrivent la teneur d'un attachement à ce passage. J'ai souhaité vous y livrer un moment de son existence, spatiale, sociale et temporelle. A travers le récit de mon expérience durant ce Projet de Fin d'Etudes (PFE), à partir de lectures, d'observations, d'échanges et de paroles, j'ai essayé de faire parler, un peu, de lui et de saisir son âme.

Ce mémoire retracera donc le fil de ces six derniers mois. Nous ferons un bond dans le temps, retournerons en janvier jusqu'à nous retrouver, aujourd'hui, en juin 2020. Nous revivrons ma rencontre avec le passage du marché et notre brin de vie commune. Durant ces quelques pages, je raconterai mon expérience, avec ses doutes et ses manques. J'essaierais en cela d'être juste et honnête.

Tout du long, nos pas seront jalonnés de ceux de celles et ceux qui m'ont accompagnée, parlé, avec qui j'ai marché. Je remercie en cela chacun et chacune d'entre elleux et en particulier notre équipe enseignante qui à mes yeux, est aussi bienveillante.

Introduire

Ce mémoire retrace le déroulement de l'expérience que j'ai menée, durant les six mois de mon second semestre de Master en Urbanisme et Aménagement, Design Urbain, à l'Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine de Grenoble.

Il décrit la manière dont j'ai abordé le travail qui nous a été proposé dans le cadre d'un dernier exercice avant la possible fin de nos études.

J'ai abordé mon PFE avec l'envie de profiter de l'opportunité de ce moment privilégié, riche en temps pour apprendre et départi de certaines des contraintes inhérentes au monde professionnel.

J'ai souhaité tirer parti de ce contexte pour explorer encore des questions qui me portent intimement et m'expérimenter dans des domaines qui me sortent de ma zone de confort.

Le projet que je présente ici est une **exploration située de l'attachement** à un lieu. Il a pris place **au passage du marché**, dans le quartier Saint-Bruno de Grenoble.

Mon étude, qui porte sur le **processus d'attachement** est aussi la **recherche d'une méthode**. Elle a été à la fois théorique, empirique et sensible. Je l'ai déployée autour d'une **approche de terrain** étayée d'apports documentaires, tout en restant relativement flexible quant à son développement. Je l'ai souhaitée riche en prises de recul.

Dans **ce mémoire**, je présente ainsi **l'ensemble de mon travail**, mes activités sur le terrain, mes recherches à distance, certaines œuvres structurantes, la manière dont j'ai procédé, les résultats de mes essais et bien sûr, mes réflexions, remarques et hésitations, tout du long.

Ce **mémoire** a été **conçu** à l'image de mon projet, **comme un chemin**, durant lequel pas à pas, un paysage et ses scènes se dévoilent, s'éclaircissent parfois. Il est constitué de chapitres qui correspondent autant à des moments qu'à des actions.

Dans les premiers, je pose le **contexte théorique et situé** de ce projet. Je présente son horizon réflexif, ses questions latentes, je décris son lieu et sa méthode.

Dans les suivants, je situe le passage du marché en reconstituant un fragment de son existence dans le quartier Saint-Bruno, à partir de bribes de paroles, de témoignages sur son **histoire et l'actualité** de ses projets d'aménagement.

Je déroule ensuite l'**évolution de mes** ancrages théoriques et **questions sur l'attachement au lieu** qui ont progressivement changé, au fil de ces explorations.

Dans le moment suivant, j'établis et présente un bilan, une **synthèse de la manière dont je comprenais le passage** du marché à un moment bien précis de mon expérience.

J'aborde ensuite des **doutes et des blocages** auxquels j'ai été confrontée, du fait de la situation complexe que nous avons connue et de la façon dont j'avais procédé jusque-là. Je **cherche** aussi **des solutions**.

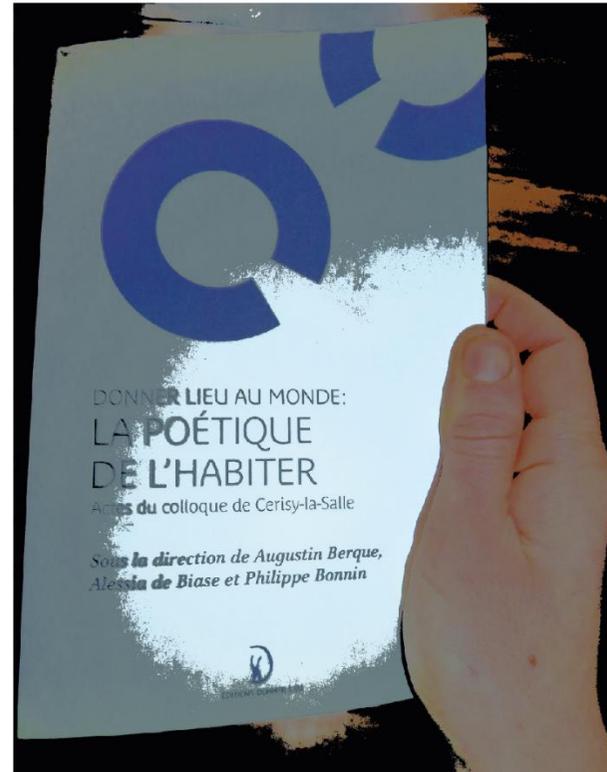
Suite à quoi j'explique encore comment j'ai tenté de **rebondir**, quelles ont été mes prises **pour** m'essayer à **proposer un projet**, « sous contraintes », pour le réaménagement du passage du marché.

Enfin, je **donne à voir**, je montre **mon projet, dans l'état** d'inachèvement inhérent à tout processus.

1° Moment : entrer en réflexion

Durant mon cursus en urbanisme et avant, dans les domaines de l'intervention sociale, la philosophie et la psychologie, mes études m'ont amenée à me confronter aux enjeux, complexes et multiples, engendrés par la crise écologique. A mes yeux protéiformes, les questions qu'elle soulève sont telles qu'elle appelle des réflexions démultipliées, ayant trait à toutes les dimensions de nos existences humaines. J'ai progressivement tenu pour acquis que l'ensemble des champs scientifiques sont concernés. J'ai constaté que **les appels à l'invention de nouveaux modes de faire et de penser** - en rupture avec l'ère moderne - **se sont fait récurrents, urgents.**

Au début de ce PFE, mon horizon a été et avait déjà été influencé par des lectures, dont celle de l'ouvrage intitulé *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*, paru en 2012 et dirigé par Augustin Berque, Alessia de Biase et Philippe Bonnin. Cet œuvre présente les actes d'un colloque qui s'est tenu à Cerisy-La-Salle, du 10 au 17 septembre 2009. J'y avais relevé les remarques suivantes :



1 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020. Quelques origines de la pensée. Collection personnelle. CC-BY-NC.

“ C’est en effet **le déploiement exponentiel de la technoscience** qui dérègle l’articulation traditionnelle de ces trois champs [le Bien, le Beau, le Vrai], et ce faisant **décosmise notre monde**, c’est à dire le prive de **l’unité qui justement est nécessaire à un monde.** ”
(BERQUE, BONNIN, DE BIASE, 2012)¹

¹ BERQUE, Augustin, DE BIASE Alessia, BONNIN, Philippe. Introduction.

In : BERQUE, A., DE BIASE, A., BONNIN, P. (Dir), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*. Paris, Editions Donner Lieu, 2012, pp. 7-14.

*“ Or **il ne suffit pas**, comme le pratique une certaine idéologie écologique **de corriger nos sociétés et leur rapport au monde** ni même de rêver d'une sorte de décroissance qui ramènerait à quelque équilibre écologique idéalisé. Le changement écologique ne saurait s'enraciner dans des attitudes générales [...] dont les mailles conceptuelles sont trop lâches. **Sans une rupture avec l'ensemble de nos outils cognitifs et leurs légitimations philosophiques, nous risquons de manquer les conditions effectives d'une mise en œuvre de ce projet d'une transformation de l'habiter.** ”*

(WUNENBURGER, 2012)²

*“ **La fascination pour les images nous fait perdre contact avec ce monde** qu'elles sont pourtant censées nous ouvrir. [...] **Ce cyberspace**, qui occupe de plus en plus de place dans nos vie est totalement délocalisé : **c'est un anti-paysage, nous ne pouvons pas l'habiter, si ce n'est par machines interposées.** C'est une ouverture formidable au monde mais à un monde purement virtuel. ”*

(COLLOT, 2012)³

A posteriori, j'émettrais plusieurs remarques quant à mes ancrages initiaux. Il s'agit déjà de comprendre que je n'ai pas bagage des auteur.e.s et d'autre part, de considérer la manière dont j'ai abordé ces réflexions.

De la première citation, je retiens que je l'ai entendue dans le sens majeur d'une non-cosmicité actuelle, d'une désunion collective avérée. J'ai noté que cette **mésentente est établie sur la base d'une désarticulation des principes que sont le vrai** (l'adaptation de nos modes de vie aux limites de la biosphère), **le beau** (en référence à l'esthétique) **et le bien** (compris en tant qu'éthique). A mes yeux, cette désarticulation **a été parallèle à l'avènement d'une recherche scientifique conditionnée par celle d'innovations techniques** et parallèle encore au déclin de l'Etat providence et des dimensions traditionnelles de nos organisations. Elle se répercute sur nos paysages quotidiens.

² WUNENBURGER, Jean-Jacques. Chemin vers un ré-enchantement du séjour sur terre.

In : BERQUE, A., DE BIASE, A., BONNIN, P. (Dir.), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*. Paris, Editions Donner Lieu, 2012, pp. 67-91.

³ COLLOT, Michel. Paysage et pensée selon la phénoménologie.

In : BERQUE, A., DE BIASE, A., BONNIN, P. (Dir.), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*. Paris, Editions Donner Lieu, 2012, pp. 53-65.

La seconde est venue me rappeler que **l'écologie n'est pas censée être une idéologie**, dans l'acception négative du terme. C'est-à-dire qu'**elle n'est pas une doctrine** aux principes flous et obscurs **qui vient légitimer des actions qui n'ont pas été pensées dans le sens d'une adéquation avec le milieu dans lequel elles s'inscrivent**. Elle est contradictoire à des formes d'attitudes autoritaristes et passéistes. J'ai eu à cœur de me le rappeler et de le souligner car je redoute le fait qu'invisiblement, ce glissement soit opérant. D'autant plus que la référence à l'écologie s'est largement propagée ces dernières décennies. Je me sais concernée par ces risques.

J'ai choisi la troisième citation car certaines des préoccupations de l'auteur me font écho. **Si je considère que la sphère du numérique et des réseaux apporte de réelles plus-values, je me méfie de sa prévalence**. Je ne suis pas persuadée de la soutenabilité de ses conditions de production matérielles et considère qu'elle a la capacité de nous rendre toujours plus dépendant.e.s d'algorithmes et de systèmes experts. Je reste aussi convaincue que l'être humain.e est un animal social, or la dématérialisation de nos organisations pourrait produire un moins de proximité physique. D'autre part enfin, car il me semble qu'**elle crée de nouvelles fanges de population, tout en ayant une incidence sur notre corporéité** encore peu éclairée.

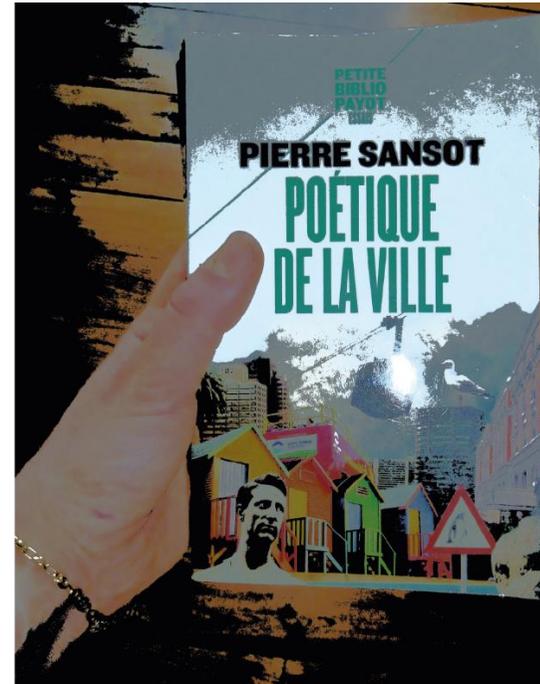
Par ailleurs, je note ma propre défiance vis-à-vis des images, ou des parts de libres et fausses interprétations auxquelles elles ouvrent la voie selon leurs utilisations.

Relever ces bribes de pensées a été une manière de me situer, de me reconnaître ces ancrages et m'y confronter pour peut-être les reconsidérer.

Au moment de m'engager dans ce PFE et avant d'en poser les termes, j'ai également été inspirée par l'extrait suivant, qui est le fait de Pierre Sansot. J'avais alors conscience du fait qu'**il s'agirait certes de réfléchir, mais** surtout de réfléchir **à partir d'un lieu** : non pas de plaquer un regard, plutôt d'en laisser un émerger. Je me posais la question du choix d'un lieu et de savoir comment permettre un dialogue entre ses particularités et le champ réflexif que nous venons de poser. Je me demandais comment orchestrer ce dialogue.

“ Dans une ville, chacun de nous a singulièrement conscience de vivre une aventure propre [...], et pourtant, nous sentons que ce qui a été aujourd’hui continuera demain dans une conscience ou dans une autre. Le trottoir de la rue sous mes pas anonymes et sous ceux des passants qui nous suivent, le journal du bistrot dans ma main mais il a été tenu par d’autres mains, ma voix unie aux autres voix dans cette foule qui scande sa révolte : en un mot, nos existences non-encore cadenassées mais ouvertes les unes aux autres et béantes sur le même monde. ”
(SANSOT, 1996)⁴

A relire ces propos, je réalise qu’ils ont influencé mon travail de manière non intelligible. Lorsque je les avais repérés, au début, ils m’avaient essentiellement laissé une impression. Une impression que quelque chose en lequel je crois était dit là et l’envie de comprendre ce quelque chose durant les mois à venir. Je comprends maintenant que ces lignes contiennent beaucoup. Elles tracent les contours d’une **expérience de la ville** qui s’avère tout à la fois **commune et singulière**, d’une expérience qui est toujours (en) mouvement, dont celui d’hier à aujourd’hui vers demain.



2 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020. Piocher un peu à côté. Collection personnelle. CC-BY-NC.

Elles ébauchent une expérience qui est vécue, peut-être collective et partageable, en cela qu’elle est **d’abord sens, émotions et perceptions**. Plurielle, car en chacun.e de nous, **il s’agit** dès lors de la mettre en relation, d’en faire la critique et **d’en parler, d’ouvrir dialogues et débats, pour** la constitution d’un **monde commun**. Ces lignes enfin, m’ont aussi offert de comprendre que dans ses lieux, la ville nous propose en un sens le terrain de jeu de cette expérience.

⁴ SANSOT, Pierre, 2004. *Poétique de la ville*. Editions Payot et Rivages, Petite Biblio Payot, Paris, 625 p.

2°Moment : donner lieu

A l'aube de ce PFE, mon engagement vers une approche de l'attachement au lieu a été relativement intuitif. Si je ne savais pas encore ce que je cherchais à comprendre, ni la manière dont j'allais m'y prendre, j'ai essayé de donner forme à **mon centre d'intérêt**. J'ai donc condensé mes questions initiales de la façon suivante, quoiqu'approximative et maladroite :

De quelle manière **interroger ce qui fonde l'attachement d'un être à son environnement** quotidien, au-delà où **en deçà** d'une normativité sociale, **de la strate rationnelle ?**

Quelles intentions et perspectives inhérentes à la démarche ?

Je considérais alors que durant ce PFE, **mon travail répondrait au besoin de comprendre** et d'expérimenter **avant de concevoir ou transformer**. Il s'agirait d'essayer de me représenter ce qui fait que nous réagissons positivement ou non à l'environnement dans lequel nous vivons, d'observer la teneur des relations qui unissent être et environnement. Je m'engageais à devoir trouver une méthode pour mener cette étude et à en dégager quelques enseignements.



3 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020. Le passage du marché, entre place et cours. Collection personnelle. CC-BY-NC.

Mes questions annexes tenaient en ces termes :

S'il s'avère que **la superposition de modèles de développement humain est** aujourd'hui encore **opérante**, comment agencer les activités humaines et donc leurs milieux dans un sens convenable ?

Comment déterminer ce qui est convenable, **se tenir à l'écoute de l'ensemble des êtres** qui participent de l'environnement, **dans leurs diversités** ? Comment exercer avec les contraintes qui en plus d'être idéologiques, sont aussi politiques et économiques ? **Comment anticiper des problèmes qui se poseront demain** si des problèmes méconnus et non-identifiés se présentent à nous, **encore et déjà** ?

Qu'est-ce que l'attachement au lieu ? Peut-il être négatif ?

Quels sont les registres qu'il mobilise
(mémoriels, affectifs, émotionnels) ?

A quoi se réfère-t-il (quotidienneté, sensorialité, souvenirs,
réminiscences, interdits, fantasmes, etc.) ?

Quels sont ses liens avec les sens ?

En quoi peut-il constituer une composante de ce qui fait lieu ?

Comment un lieu, agencement d'objets dans l'espace-temps,
est-il conditionné par l'attachement ?

Un espace devient-il lieu par le fait même de l'attachement ?

Les lieux ont-ils des contours ? Lesquels ?

Le moment de préciser ce point de départ, ces questions initiales a été celui du choix d'un lieu. S'il a été conditionné par des critères rationnels (tels que proximité ou accessibilité), **j'ai** aussi **pris soin de choisir un lieu** où je me sente de passer du temps et **qui m'inspire**. J'ai alors opté pour **le passage du marché**, un interstice situé entre le cours Berriat et la place Saint Bruno, entre les rues Abbé Grégoire et de la Nursery, dans le quartier Saint-Bruno Chorier-Berriat de Grenoble. A ce moment, le passage m'avait déjà fait impression. Si j'ai donc aussi essayé de comprendre et dépasser celle-ci par la suite, en premier lieu, j'ai mis des mots dessus.



4 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020.
Le passage du marché, entre voies et espaces.
Collection personnelle. CC-BY-NC.

J'avais choisi le passage en cherchant un objet dénigré,
je voulais observer un lieu qui
dans mes représentations
n'intéresse pas.

Je cherchais une petite entité.

Lorsque j'y avais pensé, je m'étais demandé si c'était bien un lieu.
Je ne savais pas. J'avais réalisé que j'y étais attachée.

Je voyais que ce qui est petit,
dont j'aurais pu penser qui ne tenait d'aucune valeur
en avait déjà une, au moins pour moi.
Je m'interrogeais quant à l'intérêt de ces lieux.

Quelle ville pouvaient-ils permettre de composer ?
En quoi pouvaient-ils s'inscrire de façon complémentaire, dialoguer,
avec d'autres plus imposants et peut être célébrés ?

Quelle ville pouvait émerger en creux,
à regarder ces petits lieux, les faire parler, les écouter ?

Comment les aborder sans les disqualifier
par une montée en généralité

qui ferait de l'unique un même ?



5 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020. Le passage du marché, dans son îlot.
Collection personnelle. CC-BY-NC.

3°Moment : concevoir une méthode

Après avoir déterminés le sujet et le lieu de ce PFE, il a été temps de choisir **une méthode**. J'ai opté pour une hybridation, **entre recherche documentaire et exploration de terrain**, dans une logique **qualitative plus que quantitative**, sur les deux plans. Durant cette expérience, j'ai particulièrement utilisé **deux outils** : **Un appareil photo** et **un magnétophone**.

En matière de recherche documentaire, je n'ai pas préétabli de corpus. J'ai plutôt défini des thèmes incontournables et conservé une certaine largesse d'esprit, afin de **réorienter mes lectures au gré** des questions qui viendraient **du terrain**. Durant ces six mois, j'ai donc parcouru de la matière au sujet des passages, de l'attachement au lieu, du quartier Saint-Bruno et une part de tout venant.

Pour l'exploration de terrain, j'ai procédé de façon combinée et me suis régulièrement rendue sur le site, confinement mis à part. En février, j'ai été aux **archives départementales** et aux archives **de la ville de Grenoble** à deux reprises, pour y collecter des informations quant à l'histoire du quartier et du passage du marché.



6 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020.

Les outils de mon expérience : un appareil photo et un magnétophone.
Collection personnelle. CC-BY-NC.

De février à mai, j'ai été au passage pour y **faire des photographies**, à différents moments de la journée :

- vendredi 21 février au matin,
- jeudi 5 mars en fin d'après-midi,
- samedi 23 mai en début d'après-midi,
- lundi 25 mai de nuit.

De février à mars, en parallèle d'échanges informels, je me suis engagée dans une phase **d'entretiens non directifs** réalisés **in situ**. J'ai cherché la **diversité plutôt que la représentativité du groupe rencontré**. En amont, j'avais présenté ma démarche par mail (aux membres des collectifs qui sont engagés au passage, à des associations locales implantées à proximité, à l'école élémentaire et maternelle située cours Berriat) et/ou de visu (aux membres du personnel de la bibliothèque et de la Maison Des Habitants, aux commerçant.e.s alentours, à des passant.e.s et des habitant.e.s croisé.e.s in situ).

Avant le confinement, j'ai donc réalisé 8 entretiens, en plus d'un entretien collectif moins formel avec un groupe de 5 jeunes. Au total, j'ai rencontré **13 personnes dont 10 hommes et 3 femmes**, aux situations matrimoniales diverses (célibat, mariage, divorce, veuvage), de catégories socioprofessionnelles variées (ouvrière, profession intellectuelle supérieure, technicienne et cadre dans la

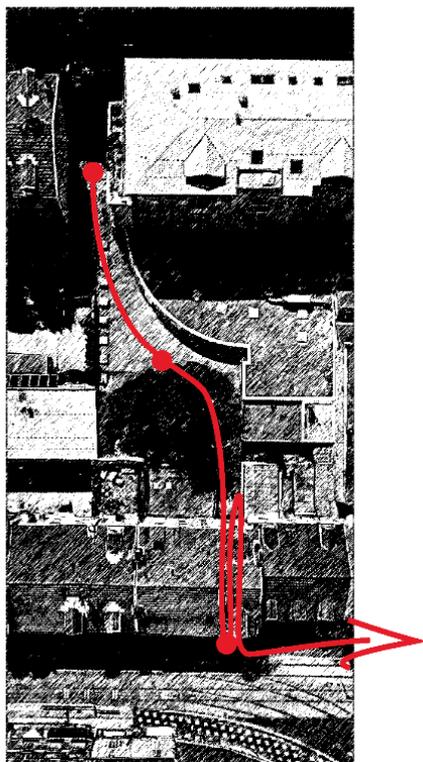
fonction publique ou des structures associatives, en âge de scolarisation), d'origines et d'âges mixtes (environ 15 à 85 ans). Le groupe mis à part, sur 8 personnes, 4 habitaient à proximité directe du passage et 2 dans le quartier. 4 personnes travaillaient dans le quartier et 5 y étaient engagées dans des activités et organisations diverses, hors temps de travail.

Ces entretiens ont eu lieu **au passage du marché** et ont été enregistrés. A peu de choses près, je me suis introduite au début des rencontres : en me présentant comme étudiante en Master 2 d'urbanisme et aménagement, en précisant que j'avais choisi d'étudier ce passage dans le cadre de mon PFE sur l'attachement au lieu. J'ai invité chacun.e à m'en **parler tout en y cheminant**. Durant les entretiens, je me suis attachée à **rester en retrait** et à **laisser la personne guider nos pas** (leurs dates, heures, durées et trajectoires sont décrites dans les pages suivantes).

Jeudi 27.02.2020 | 17 h.

Durée : 0'45 min.

Météo : Temps couvert

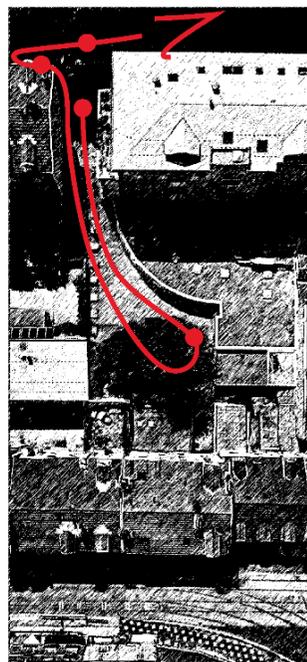


Nous nous rejoignons à l'entrée de l'impasse côté place, nous marchons jusqu'au cœur du passage, nous nous arrêtons dos à la bibliothèque. Nous avançons jusqu'au cours, nous retournons sur nos pas, nous faisons demi-tour et repartons par le cours.

Vendredi 28.02.2020 | 14 h.

Durée : 1'00 min.

Météo : Temps ensoleillé

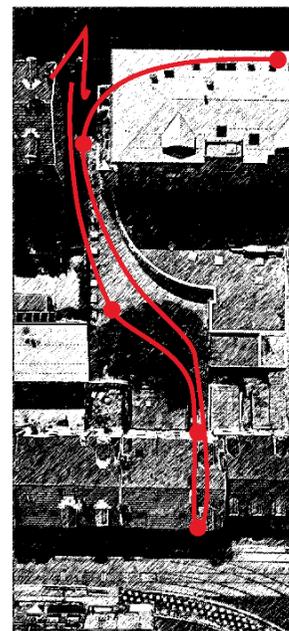


Nous nous rejoignons sur la place, nous avançons dans le passage, nous nous asseyons face aux cèdres sur le socle du lampadaire dos à l'entrée du personnel de la bibliothèque. Nous nous relevons et retournons sur la place, nous nous arrêtons devant la façade de l'immeuble où se trouve un snack, nous asseyons sur un banc face à l'impasse. Nous nous séparons là.

Samedi 29.02.2020 | 16 h.

Durée : 1'00 min.

Météo : Pluie épars

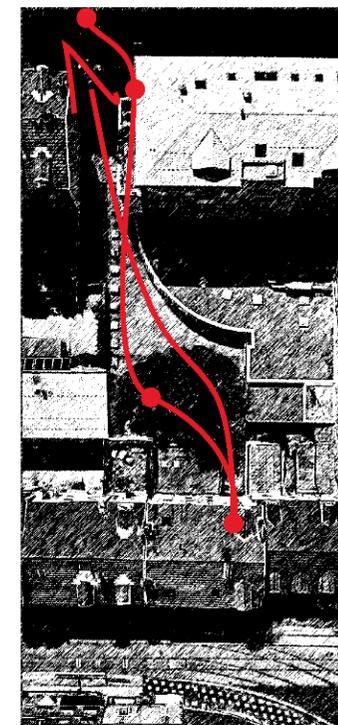


Nous nous rejoignons avant la bibliothèque, nous nous arrêtons à l'entrée de l'impasse. Nous avançons dans le passage, nous ralentissons sous les cèdres, nous nous arrêtons sous le porche dos au cours Berriat. Nous avançons jusqu'au cours, nous y arrêtons, brièvement. Nous faisons chemin inverse, nous nous arrêtons devant les jardinières. Nous avançons et nous séparons sur la place.

Lundi 2.03.2020 | 18 h.

Durée : 1'15 min.

Météo : Pluie

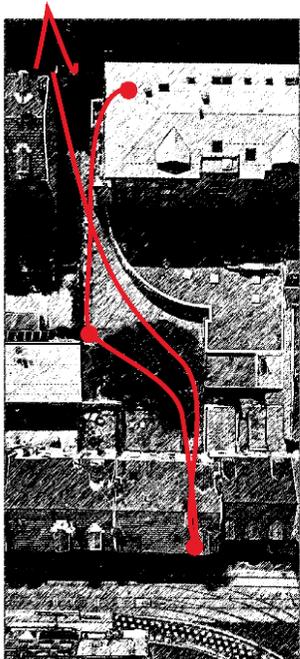


Nous nous rejoignons sur la place, nous nous arrêtons sous le auvent de la bibliothèque. Nous avançons dans le passage, nous nous arrêtons sous les cèdres face à la fresque. Nous avançons jusqu'au porche, nous nous y arrêtons. Nous repartons vers la place et nous y séparons.

Mercredi 4.03.2020 | 17 h.

Durée : 1'00 min.

Météo : Temps couvert

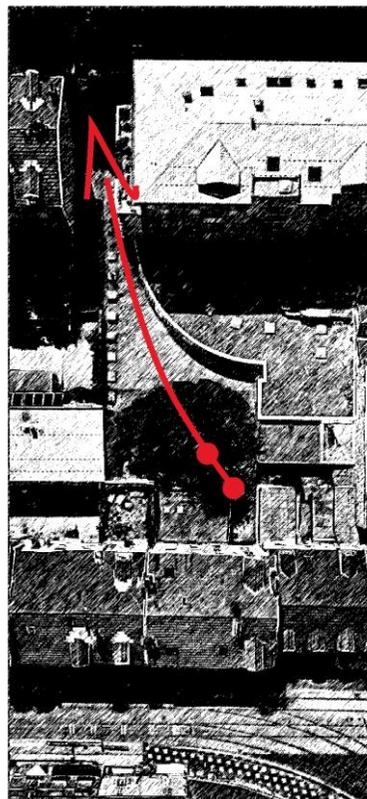


Nous nous rejoignons devant la bibliothèque, nous marchons jusqu'aux jardinières, nous nous asseyons sur la bouche d'aération face à la bibliothèque dos au mur de l'habitat partagé. Nous marchons jusqu'au porche, nous nous arrêtons à son croisement avec le Cours Berriat. Nous faisons marche inverse, nous ralentissons face à l'habitat partagé, nous nous séparons à l'entrée de l'impasse.

Mercredi 11.03.2020 | 17 h.30

Durée : 0'45 min.

Météo : Temps ensoleillé

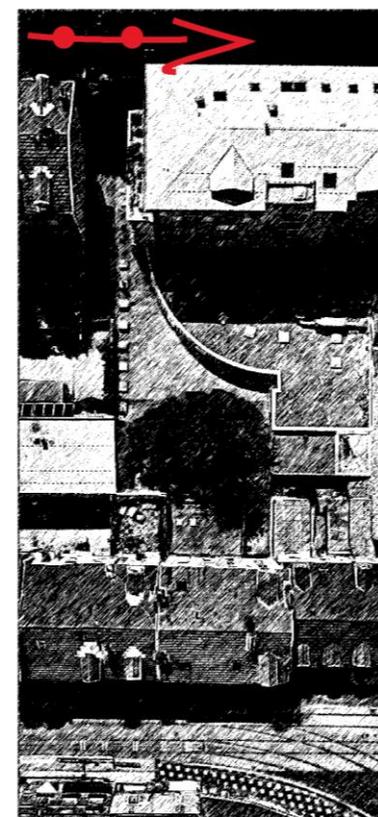


Nous nous rejoignons devant la jardinière à l'angle du porche, nous faisons un pas vers les cèdres, nous nous y arrêtons. Nous marchons jusqu'à l'angle de l'impasse et de la bibliothèque, nous nous y séparons.

Vendredi 13.03.2020 | 15 h.

Durée : 0'30 min.

Météo : Temps clair



Nous nous rejoignons sur la place. Nous nous asseyons sur un banc face à l'impasse. Nous nous relevons et nous adossons au grillage, à deux pas, face à l'impasse. Nous nous y séparons.

Vendredi 13.03.2020 | 17 h.

Durée : 0'35 min.

Météo : Temps couvert

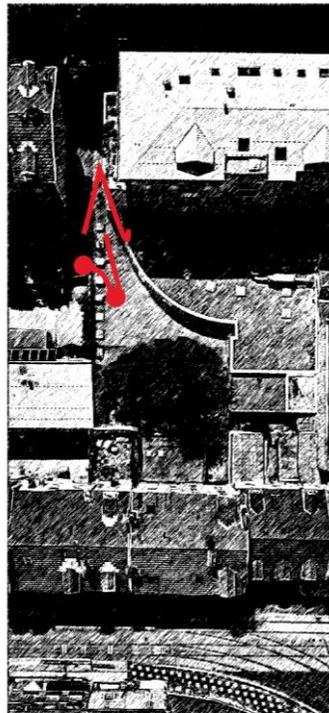


Nous nous rejoignons devant le portail de l'habitat partagé, nous marchons jusqu'aux cèdres, nous nous y arrêtons face aux jardinières. Nous avançons et nous arrêtons face au compost. Nous marchons jusqu'au porche et faisons demi-tour, nous nous arrêtons dos au mur de l'habitat partagé face à la bibliothèque. Nous empruntons l'impasse et nous séparons sur la place.

Vendredi 13.03.2020 | 19 h.

Durée : 0'35 min.

Météo : Crépuscule clair



Nous nous retrouvons au niveau du portail de l'habitat partagé, nous faisons quatre pas vers le cœur du passage, nous nous y arrêtons face aux cèdres. Nous nous retournons vers l'impasse et nous séparons à l'angle du mur de l'habitat partagé, à gauche de la bibliothèque.

J'ai ensuite retranscrit les entretiens pour les « analyser », en m'appuyant sur un article rédigé par Pascal Amphoux et Nicolas Tixier intitulé *Paroles données, paroles rendues. La marche collective comme écriture du projet urbain*⁵. Je m'y suis inspirée de la méthode dite de la table et des ciseaux : J'ai relu les entretiens en étant vigilante aux récurrences des propos et annoté les paragraphes d'un mot référant au thème abordé (carrière et histoire de la personne, jugements sur le passage, usages, lien au quartier, histoires du quartier, foncier, actualités, rêves). Je les ai réorganisés en piles thématiques. De la même manière, j'ai aussi cherché des caractéristiques et archétypes préétablis, des propos relevant de l'attachement au lieu, l'existence, des passages. J'ai établi ce filtre au fil de mes recherches, dont celle d'un cadre d'analyse. J'y reviendrais ensuite. Mon objectif était d'**appréhender l'état actuel du lieu, en tant que configuration matérielle et sociale, au prisme de l'attachement.**

J'ai ensuite rédigé une **synthèse** (rechercher les moindres existences, raconter les seuils, synthétiser la synthèse, pp. 40 à 65) **de ce que j'avais entendu, vu et compris du passage**. Je l'ai **transmise à des participant.e.s ou non**, en invitant chacun.e à me faire part de ses remarques, sur le devenir du lieu et du quartier. J'ai eu trois retours (Annexer, retourner, p.102).

⁵ AMPHOUX, Pascal, TIXIER, Nicolas. Paroles données, paroles rendues. La marche collective comme écriture du projet urbain. *Revue Europe*, numéro thématique Architecture et littérature, n°1055, 2017, pp. 196-215.

A mes yeux, la rédaction de cette synthèse correspond à la fin d'une étape que je qualifierais approximativement de diagnostic sensible. Au début de l'étape de projet, j'ai réalisé deux cartes heuristiques du passage du marché. J'ai nommé ça des « **cartes mentales émotionnelles** » (commettre l'erreur d'essayer, p.68). En répondant aux questions « Quoi ? Pourquoi ? » en trois mots maximum, je me suis amusée à faire deux schémas qui mettent en exergue les **éléments et espaces du passage du marché associés à des charges positives et/ou négatives**. J'ai ainsi reconfiguré la dimension spatiale des remarques relevées durant la réalisation de la synthèse du diagnostic sensible, en conservant celles qui me semblaient porteuses dans une perspective de projet.

J'ai ensuite réalisé une matrice, un **point d'étape** (chercher des solutions pour l'action, p.72). Ce bref bilan m'a permis d'**identifier** mes **manques**, mes **capacités**, les **contraintes et ressources** dont je disposais à un moment bien précis de ce processus et alors que je cherchais des pistes pour amorcer le projet.

Ultimement, je me suis décidée à créer deux fois treize **planches de photographies thématiques** (s'appuyer sur l'image, p.74 / Annexer, tromper l'œil, p.105). Ayant travaillé en rafale et de manière relativement aléatoire lors de mes visites, je me suis attachée à **reconstituer des séries**.

L'élaboration de ces planches a eu **plusieurs finalités** :

- Elle m'a permis de reconfigurer et **recomposer la teneur de mes expériences de terrain singulières**, a posteriori. En constituant les planches, j'ai « re-mentalisé » mes sorties, leurs souvenirs et impressions, notamment sensorielles.
- L'opération de tri des rafales, planche par planche, a **conféré une structure logique** aux expériences physiques et inintelligibles. Elle m'a amenée à me représenter quelles impressions j'associais à quels espaces (je note ici la dimension complémentaire des planches thématiques et des cartes heuristiques.)
- La reconstitution de séries m'a aidée à **réintroduire la dimension temporelle** de mon expérience spatiale, ce qu'une photo seule ne permet pas.
- En travaillant une version « bis » de chaque planche, j'ai constaté que l'on « fait parler » des photos, j'ai **redéployé mon sens critique** quant à l'usage des images.
- La constitution de ces planches m'a dotée de **supports de représentation**.

4°Moment : remonter l'histoire

Je me suis attachée à découvrir le passage du marché en arpentant le site régulièrement et pour rencontrer des personnes susceptibles de m'accorder un entretien. Aussi, j'ai souhaité **comprendre ce lieu à travers l'histoire du quartier**. Je me suis donc rendue aux archives et documentée sur l'actualité des projets d'aménagement de la place. Pour écrire l'extrait d'histoire(s) qui suit, je me suis appuyée sur un ouvrage collectif paru en 2007, dirigé par Paul Faure⁶. Il raconte le passé du quartier à partir de témoignages d'habitant.e.s. Je l'ai complété entre autres, grâce au travail de fin d'études daté de 2016 et réalisé par Maël Trémaudan. Il retranscrit une analyse et projection de la place Saint Bruno à partir de la méthode de William H. White⁷.

En 1660, Grenoble est rassemblée à l'est, au niveau de ce qui est aujourd'hui son centre historique. **Le Drac** n'était pas canalisé, il **débordait sur les terres limitrophes de l'ouest**, convoitées par Grenoble. Le premier pont qui enjambe le Drac est construit en 1828. En 1830, à l'ouest, les industries sont rares. De 1835 à 1842, Hugues Berriat, alors maire de Grenoble engage des travaux pour **l'aménagement d'une voie carrossable rectiligne**, entre la ville et les rives du Drac.



7- Archives Municipales et Métropolitaines de Grenoble (AMMG), Plan du Faubourg Saint Bruno.

Connu sous le nom de « Chemin planté du Drac », cet axe bordé de peupliers, réverbères, trottoirs et fontaines devient progressivement un site de promenade apprécié. Il attire de premier.ère.s commerçant.e.s et artisan.e.s. C'est aujourd'hui **le cours Berriat**.

⁶ FAURE, Paul (Dir.), 2007. *Quartier Saint Bruno. Mémoire grenobloise d'hier et d'aujourd'hui*. Grande Bretagne, Editions Alain Sutton, Témoignages et Récits, 95 p.

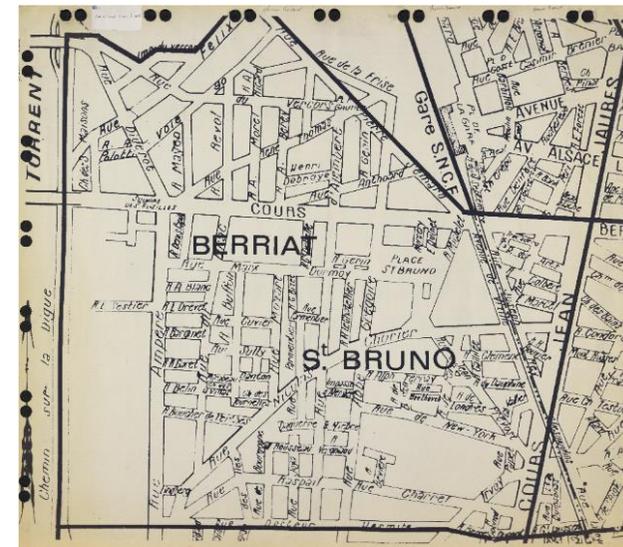
⁷ TREMAUDAN, Maël, 2016. *Redécouvrir la place Saint Bruno. Analyse et projection sur un espace public selon la méthode vidéo de William H. White*.

Projet de Fin d'Etudes, Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine, 60 p.

En 1856, le chemin de fer arrive à Grenoble. Les travaux de **construction de la gare** finissent en 1858. Au-delà des rails, à l'ouest, **la ville n'est pas étendue**. La ganterie, alors principale source d'activités, est gênée par le manque de place intramuros. En 1860, la ville recense 30 immeubles ou maisons côté ouest, les habitant.e.s y sont environ 1000, pour un total de 29000 à Grenoble.

Grenoble acquiert les « étendues désertes » de l'ouest en 1862, suite à des pourparlers avec les communes de Seyssins, Fontaine et Saint-Martin le Vinoux. En 1877, la fin des servitudes militaires autour des murs d'enceinte permet **l'urbanisation des champs** - les fortifications entre le centre et le quartier Saint Bruno seront détruites en 1943. En 1878, la fin des travaux d'endiguement du Drac permet de canaliser la menace de débordements et d'investir les plaines. Le cours Berriat est toujours au milieu des champs, **à l'ouest il n'y a ni électricité, eau courante, église ou école... Il y a des terrains à bas coût** et de vastes espaces disponibles.

Dès 1875, **des activités s'implantent** dans cette extension. Souvent indésirables, elles sont trop **bruyantes ou polluantes** (scieries, blanchisseries, abattoirs, usine à gaz, ...). Les industriels se saisissent de l'opportunité foncière. Parmi eux, des noms célèbres tels que Terray (tannerie et mégisserie), Joya et Bouchayer (chaudronnerie et construction métallique), les sociétés Bouvier, Jay, Neyret-Bellier, Jallifer (construction métallique), la brasserie de la frise (fabrication de bière), la famille Perrin (ganterie), Raymond et Le Prophète (articles gantiers et boutons pression), la Maison Brun (biscuiterie), plus tard Lustucru (pâtes) puis Cémoi (chocolaterie).



8 - AMMG, Plan du quartier Saint Bruno en 1930.

Les patrons construisent de petites cités ouvrières et de petits ensembles pour loger le personnel, afin de l'avoir à proximité et d'encourager la consommation in situ. **L'urbanisation du quartier est rapide**, semblerait-il **anarchique**. Alors que la circulation dépend encore de charrettes et carrosses, de petites maisons avec des jardinets sont construites, elles dessinent des rues étroites où deux véhicules peuvent se croiser.

Suite à des revendications portées par les nouveaux et nouvelles habitant.e.s, **l'église Saint Bruno est construite** de 1874 à 1879. Elle est financée par des subventions de la ville, les dons de moines de Grande Chartreuse, d'employé.e.s et d'ouvrier.ère.s modestes. La construction de l'église est structurante pour le quartier, tant sur le plan social que spatial. Elle affirme la qualité de place de l'espace sur lequel donne son parvis. En 1881, l'ouest compte 9000 habitant.e.s. L'augmentation de la population est due au nombre d'offres d'emplois, à l'exode rural et à l'arrivée massive d'étranger.ère.s, dont des italien.ne.s venu.e.s du miséreux sud de la botte.

Il devient nécessaire d'équiper le quartier. **Le tramway est implanté sur le cours** Berriat en 1901. Cinq ans plus tard, des **mouvements ouvriers pour l'amélioration des conditions de vie et de travail** mobilisent la population, grèves et violences s'en suivent. La mort d'un manifestant marque l'obtention du droit au repos dominical. A cette date, 15000 personnes vivent à l'ouest, pour un ensemble d'environ 60000 habitant.e.s à l'échelle de Grenoble.

La voie ferrée constituait alors une frontière physique et sociale. Le passage à niveau situé avenue de Vizille, dit « la Barrière » et l'ancienne fortification scindaient l'espace. **A l'est** se trouvait **un Grenoble bourgeois** et riche, où le costume était de mise. **A l'ouest**, l'habit se faisait bleu, **l'uniforme de travail** monnaie courante.



7 - AMMG. Photos du parvis de l'église en 1950.

Bien que la fin de la **première Guerre Mondiale** marque le déclin de nombreuses industries gantières du quartier, certaines autres prospèrent : dans l'alimentation, la mécanique industrielle, la chaudronnerie... En 1930, 75 % de **la population du quartier est ouvrière. La vie sociale y est riche et dense.** Jusqu'en 1934, la foire des Rameaux se tient sur la place Saint Bruno. Le carnaval aussi, tout comme les manifestations d'abord religieuses, puis sociales (processions de foi, fêtes, bals, foires, etc.) Les gens se retrouvaient le soir, devisaient dans la rue, devant les maisons, jardinets, ou sur la place. La solidarité organique était forte et les espaces de socialisation nombreux. Sur le cours Berriat, le cinéma l'Odéon (ensuite Pax, puis Le Moderne) et le théâtre faisaient souvent salle pleine. Les guinguettes, cafés et bars, comme le Tivoli ou le Palace, étaient bien fréquentés. Jusqu'à la fin des années 30, le quartier Saint Bruno était aussi érigé en commune libre.

La **crise financière et industrielle de 1929** se répercute sévèrement en France à compter de 1931. Or l'identité et l'activité ouvrière sont toujours aussi fortes dans le quartier. Durant ces années, les industries souffrent de la **délocalisation** des capitaux et de **l'intégration** des entreprises à **de grands groupes** ; les **centres de décision** deviennent **nationaux**.

Elles pâtissent du déclin du secteur secondaire et du déplacement des activités en banlieue, lesquelles offrent des logements de meilleure qualité. Les services publics dédaignent le quartier et préfèrent implanter leurs locaux dans le centre.

En 1945 suite à la **seconde Guerre Mondiale** et au déclin industriel, de nombreuses **personnes** sont **sans emplois** et les **usines vides**.

A compter du milieu des années 60, Grenoble se construit massivement, notamment du fait de l'organisation des **Jeux Olympiques de 1968**.



10 - AMMG. Photos de la place Saint Bruno en 1950.

Le Village Olympique, les Eaux Claires, Mistral et Villeneuve sortent de terre. Pour construire, le **besoin de main d'œuvre** est fort (durant l'après-guerre déjà, puis avec les grands chantiers). En 1965, sur 160000 habitant.e.s à Grenoble, Saint Bruno en compte environ 20000.

De 1950 à aujourd'hui, l'**immigration** issue d'Afrique du Nord trouve **pied à terre dans le quartier Saint-Bruno**, où les logements sont moins chers. Au début, elle est essentiellement le fait d'hommes seuls. La politique de regroupement familial sera mise en œuvre par l'Etat durant les années 70/80 et l'offre commerciale du quartier s'adaptera progressivement. De 1962 à 1982, la population diminue (de 20500 à 15670 habitant.e.s), alors que celle de Grenoble est en constante augmentation. Le quartier souffre d'une forte dévalorisation, liée notamment au déclin économique. L'**état des logements** a peu évolué depuis le début du siècle. Nombre sont **vétustes, petits et mal équipés**. Les familles désireuses d'accéder à la propriété privilégient de plus modernes, dans les nouveaux quartiers.

Hubert Dubedout est maire de Grenoble à compter de 1965. Il se saisira de la question de l'état de délabrement du quartier. Différents documents stratégiques attestent du fait qu'il cherchera à le **revitaliser et maintenir la population** résidant sur place.

Il aura à cœur de **préserver son identité populaire, sa diversité culturelle** et de relancer l'activité économique en attirant de jeunes ménages. Des dispositifs seront mis en œuvre : création d'associations et d'aides financières pour inciter à la rénovation des logements privés, opération programmée de rénovation de l'habitat en 1976, limitation du coefficient d'occupation du sol. Les résultats seront mitigés, l'état des logements évolue peu quoique la population ne connaisse **pas de renouveau notable**. De 1983 à 1994, Alain Carignon opère un revirement. Il cherche à **relancer l'investissement privé, le dynamisme du marché**.



11 - AMMG, Photos de la place Saint Bruno fin XX^e siècle.

Il soutient la liberté d'intervention des promoteurs, la spéculation et la fin du contrôle public. Afin d'œuvrer à l'**internationalisation**, à la **mise en compétition de la ville**, à la **régulation du peuplement des quartiers centraux** et à la visibilité du positionnement décalé de la municipalité par rapport à ses prédécesseurs, les **démolitions et reconstructions** sont nombreuses. A Saint Bruno, l'offre commerciale change peu quoique des friches soient encore rasées afin d'exploiter pleinement leur potentiel foncier. Le retour du tramway en 1986 (l'activité avait cessé en 1952 au privilège du bus) s'inscrit dans la logique de **conforter l'attractivité d'Europole**.

De 1994 à 2014, la municipalité de Destot délaisse le quartier pour préférer intervenir dans d'autres secteurs tels que Vigny Musset, Caserne de Bonne, la Presqu'île... Alors que le recensement de la population de 1999 dénote une diminution globale de la population à Grenoble, celle de Saint-Bruno augmente. De **nouveaux projets immobiliers** voient le jour, aussi du fait des répercussions des politiques déployées les décennies précédentes. Durant la première mandature de Destot, la **part ouvrière de la population** devient **inférieure à celle des cadres et professions intermédiaires**. La mobilité résidentielle, le processus global de désindustrialisation et le décès de personnes âgées sont en cause quoique cela puisse dénoter aussi d'une plus grande sélectivité pour l'accès aux logements.

A compter de 2015, la municipalité d'Eric Piolle semble essentiellement avoir porté pour projet dans ce secteur de rénover la gare et de construire une école proche de la place, côté square. **La population de Saint Bruno a beaucoup évolué** au cours des décennies. **Moins populaire**, elle est assez **mixte et moins unanime** quoique des habitant.e.s s'y soient organisé.e.s en collectifs et associations afin de représenter leurs intérêts.



12 - AMMG, Photos de la place Saint Bruno fin XX^e siècle.

5°Moment : exhumer les projets

Suite à une pétition signée par les habitant.e.s en 1864, à partir de 1868, un **marché à bestiaux** est organisé tous les vendredis sur la place Saint-Bruno. En 1886, un **marché alimentaire** s'y tient quasi quotidiennement – tous les jours sauf le vendredi, jour du marché à bestiaux. Le marché est alors situé dans la partie ouest de la place, celle de l'actuel square. L'ouverture à la vente de denrées non alimentaires semble dater de 1933 et faire suite à de fortes oppositions des commerçant.e.s et artisan.e.s du quartier qui y voyaient une concurrence préjudiciable à leurs affaires.

Le marché de l'Estacade est né en 1897, cours Jean Jaurès. Il est déplacé sous le pont en 1968, suite à la surélévation de la voie de chemin de fer avenue de Vizille. Situé à 400m environ de celui de Saint-Bruno, il était uniquement alimentaire. Comme les deux marchés se concurrençaient, à compter de l'autorisation de **vente de produits non alimentaires** sur le marché de Saint-Bruno, le nombre de stands alimentaires y a diminué. En termes de fruits et légumes, les grossistes plus nombreux à Saint-Bruno. Actuellement, le marché prend place du **mardi au dimanche, de 5 heures à 13 heures** et jusqu'à 14 heures le week-end. Les stands s'installent de 5 heures à 8 heures. Sur ses près de 115 emplacements, une large part est réservée aux abonné.e.s. On y trouve vêtements, chaussures, produits manufacturés, alimentaire, maroquinerie, bijoux et cosmétiques, petit outillage et quincaillerie. Lorsque la place est libérée du marché, l'espace situé devant l'église est un **parking d'environ 134 places**. Gratuit, il est officiellement accessible tous les jours de 14 heures 30 à minuit, sauf le lundi où il l'est toute la journée et le vendredi, où il ne l'est pas.



13 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020. Le marché Saint Bruno. Collection personnelle. CC-BY-NC.

Avec le parking de l'Esplanade, ils font partie des rares **espaces de stationnement gratuit** sur Grenoble, de surcroît proches du centre-ville et transports en commun. Ceint de barrières et potelets, le parking est entouré de commerces alimentaires (boucherie, boulangerie, snacks), de cafés et restaurants aux terrasses attenantes et de 3 enseignes de vente de vêtements, d'articles variés et de fleurs. Lieu de stationnement, il est aussi **lieu de socialisation, essentiellement masculin**.

Après des pergolas plantées de glycines et une clôture, **le square** se situe **dans la partie ouest** de la place. Il est ceint de petites haies, d'un grillage bas et de bancs. Par le passé, là où se trouve aujourd'hui une fontaine désaffectée, se tenaient autrefois des lavoirs, des bains publics.

A partir de recherches documentaires, j'ai essayé de retracer le fil des **dernières transformations de la place**. Pour cette synthèse, je me réfère essentiellement à des échanges informels et à un article de Patrick Coulmeau, journaliste au GreMag⁸.

En juillet 2017, la pelouse du square a été investie par **une dragonne surnommée Dracque**. Cette structure de jeu est faite de 18m³ de bois red cedar et pèse 6,5 tonnes pour 32 m de long. Elle a été votée dans le cadre du **premier budget municipal participatif** de 2015 et portée par le collectif Saint Bruno Citoyen, alors dynamisé par Joëlle Boenigen. L'intention de ce projet était de rendre vie au square, d'en faire un lieu de rencontre, d'animation. L'ébeniste David Steinfeld et l'artiste Nathalie Massot ont créé Dracque en s'inspirant de la fontaine au lion, située place de la Cimaise.

Durant les étapes de conception, les écoles Anthoard, Nicolas Chorier, la bibliothèque, la Maison des Habitants, l'Union de quartier, la MJC et le centre de loisirs se sont associés au projet. Parfois utilisé pour le regroupement et les événements de collectifs et associations locales, le square est aussi fréquenté durant les heures de marché.



14 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020. Le square et Dracque la dragonne. Collection personnelle. CC-BY-NC.

Suite aux ateliers thématiques organisés en 2018, la municipalité a présenté un projet de **renouvellement de la place et du square** aux habitant.e.s. Environ 260 000 euros lui auraient été alloués.

⁸ COULMEAU, Patrick. *Dracque la dragonne habite le square saint bruno* [en ligne]. Gre.Mag, Actualités, Budget participatif : portrait des projets, mis en ligne le 18/07/2017.

Il aurait été relativement **mal accueilli par la population**, notamment du fait d'un manque de concertation et de l'inadaptation de certaines propositions, jugées inadéquates vis-à-vis des usages et des besoins relatifs au square. Suite à des revendications, le projet a été **réajusté par la ville** qui a aussi mis de côté une partie des réaménagements envisagés. En 2019, l'espace ouest de la place a donc été équipé de tables de pique-nique et de brumisateurs. La hauteur des trottoirs et le nivellement des voies attenantes ont aussi été ré-agencés durant l'été, entre autres afin de créer une plus ample continuité au niveau du sol.

Durant cette étape, outre le fait de relever que **l'identité du quartier Saint Bruno est avérée**, j'ai remarqué que **le passage du marché** était mentionné **à titre exceptionnel**. Au cours de mes recherches aux archives, j'ai noté que sur deux ouvrages qui traitent de l'histoire du nom des rues de Grenoble, un ne le mentionne pas. Le second l'aborde brièvement, en référence à l'histoire du marché Saint-Bruno⁹.

En me documentant sur l'actualité des projets d'aménagement qui concernent Saint-Bruno (en particulier la place), le passage du marché est apparu une fois. Il était mentionné dans un document de communication édité par la ville de Grenoble en mars 2018¹⁰. Cette plaquette détaillait certaines des mesures à venir **suite à « une démarche inédite de co-construction** entre habitants et services publics locaux ». L'encart réservé **au passage** présentait **la volonté portée par un collectif d'habitant.e.s**, celle « d'investir cette porte d'entrée sur la place, pour créer un nouvel espace de rencontre ».

⁹ DREYFUS, Paul. *Les rues de Grenoble. L'histoire illustrée des 815 rues*. Editions Glénat, Tome 3, 173 p.

¹⁰ Ville de Grenoble. *Le quartier Saint-Bruno se révèle ! Mieux vivre au quotidien dans un quartier unique de Grenoble...* 2018.

**HABITER
ET DÉFENDRE
SAINT-BRUNO**

RDV SQUARE
SAINT-BRUNO

SAMEDI 10
NOVEMBRE 2018

**JOURNÉE D'INFORMATION
ET D'ÉCHANGE CONTRE
LE RÉAMÉNAGEMENT DE LA PLACE**

10H-12H:
TEMPS D'ÉCHANGE
12H: CANTINE

14H:
RÉUNION D'INFORMATION
ET DE DISCUSSION

15H:
CONSTRUCTIONS

OUVERT À
TOUTES ET
À TOUS

SAINTBRUNO@
RISEUP.NET
SAINTBRUNO.
NOIRLES.ORG

15 - Saint Bruno. Pour des villes vivantes et populaires ! Grenoble, novembre 2018. Tract distribué par un collectif d'habitant.e.s.

6° Moment : s'arrêter au passage

En plus de retracer l'histoire du quartier au travers de témoignages, fragments de son histoire et de son actualité, j'essayais alors de comprendre le lieu. J'ai procédé de deux manières, complémentaires. D'un côté, j'ai tenté de **déterminer des caractéristiques** des configurations que l'on nomme passage. Je me suis arrêtée tant sur la **forme des passages** que sur les **expériences vécues** qu'ils sous-tendent. A cet égard, j'ai d'abord lu une note de Pascal Amphoux intitulée *Le passage du sensible*, datée de 2014¹¹. J'en ai retenu que les passages sont des objets qui stimulent l'expérience humaine sur trois plans : « l'orientation, le sensoriel et le sémantique ». J'ai également relevé l'**aspect sensible du sujet** et l'intérêt d'étudier aussi le passage du marché par cet angle. Je laisse ici la parole à l'auteur qui le remarque bien mieux que je ne pourrais le faire :

« notre propre classification permettrait d'évoquer l'impossibilité même de penser la notion de passage ou d'en arrêter la définition rationnelle.

De rubrique en rubrique, la notion passe entre les mailles du filet typo-morphologique et la multiplicité des sens qu'en différentes langues elle est susceptible de revêtir, en fait un sujet sensible – un sujet que l'on ne pourrait aborder que « par le sensible » »

(AMPHOUX, 2014)¹²

En parallèle, je me suis renseignée sur le **projet de recherche et d'expérimentation interdisciplinaire porté par l'Institut pour la Ville en Mouvement**, intitulé *Passages, espaces de transition pour la ville du 21° siècle*¹³. Leur site propose différents types de ressources : des présentations d'expositions, inventaires de passages, publications, etc.

Aussi, j'ai visionné un **cycle de conférences** du Mini-Colloque *Faire passage, Faire référence*, organisé dans le cadre **du programme Passage de l'Institut pour la Ville en Mouvement Paris**¹⁴. Un échange entre l'ENSA de Nantes et l'ETSA de Barcelone, durant lequel cinq intervenants présentent des projets urbains et architecturaux qui concernent des passages.

¹¹ AMPHOUX, Pascal. *Le Passage du sensible*. Note 2 bis, illustrations. IMV, 2014, 2 p.

¹² AMPHOUX, Pascal. Ibid.

¹³ IMV. *Passages. Espaces de transition pour la ville du 21° siècle* [en ligne].

¹⁴ Programme Passage de l'IVM Paris. *Faire passage, faire référence. Mini-colloque. Echange ENSA Nantes / ETSA Barcelona* [en ligne], organisé dans le cadre de l'UE51, Mais qu'est-ce donc qu'un espace public ?

J'ai enfin écouté une **conférence** datée de 2009, intitulée *L'architecture inquiétée par l'œuvre d'art*¹⁵. Dans celle-ci, **Bruno Queysanne** analyse et présente le mémorial réalisé par Dani Karavan **en hommage à Walter Benjamin**, sur le lieu de la mort de celui-ci à Portboue. Elle m'a entre autres rappelée la portée symbolique de certaines œuvres, notamment architecturales.

Durant cette période, j'ai été **sur le terrain. Je me demandais** alors **en quoi ce lieu ressemblait et tout à la fois se distinguait** d'un passage.

J'ai réalisé les **entretiens** et je me suis souvent rendue au **passage de manière aléatoire** et ponctuelle. C'est-à-dire que j'y suis passée sans m'y arrêter, dans un sens, dans l'autre, lorsque mes trajets le justifiaient, à différentes heures du jour et de la nuit.

J'ai aussi fait mes **deux premières « visites photographiques »** à ce moment-là. A ce sujet, je note qu'une fois de plus, je ne savais pas quelles photos prendre. Je me suis donc laissée une part de liberté et j'ai cherché à ne pas trop réfléchir. J'ai pris des séries de photos, en rafale parfois, lorsque cela me semblait opportun. Je les ai cadrées et j'ai focalisé sur certains éléments en fonction de ce que je ressentais sur l'instant et au regard des choses qui retenaient mon attention. A posteriori, je les ai retravaillées sous forme de récit et de planches.

Au fil des entretiens, de mes passages aléatoires, des visites photographiques et des lectures, **la logique de cet espace se profilait doucement.**



16 - Studio Karavan, Jaume Blassi. Dani Karavan, " Passages - Hommage à Walter Benjamin ". 1990 - 1994, Portboue, Espagne.

¹⁵ QUEYSANNE, Bruno. *Architecture inquiétée par l'œuvre d'art*. Séquences d'architecture [en ligne], 9 mars 2009, Ecole nationale supérieure d'architecture de Grenoble.

7°Moment : préciser l'attachement

En parallèle de ces activités, j'essayais aussi de **déterminer ce que recouvrent les termes d'attachement au lieu**, notamment dans le milieu de la recherche scientifique. Je me demandais alors comment est-ce que j'allais mesurer et rendre compte des degrés d'attachement des personnes rencontrées durant l'exploration de terrain. Je me demandais aussi quelle pouvait être la portée de cette démarche. C'est-à-dire que **je m'interrogeais quant à l'intérêt d'aborder un lieu au prisme de l'attachement**, notamment **dans une perspective de transformation**, voire de projet. Je me suis appuyée sur la lecture de travaux scientifiques. J'en retiendrais ici trois en particulier, à partir desquels je réintroduirais brièvement ma compréhension du processus d'attachement au lieu.

J'ai tout d'abord observé qu'au début du XXI^e siècle, ce concept restait encore peu étudié et avait été relativement délaissé, notamment dans le champ de la géographie. J'ai noté que son approche demeurait soumise à différentes difficultés, d'ordre méthodologique notamment.

A partir des articles d'Alain Debenedetti¹⁶ et Serge Schmitz¹⁷, respectivement parus en 2005 et 2001, j'ai admis que l'attachement au lieu est un **lien entre un individu et un lieu**. D'ordre **affectif et émotionnel**, cette relation est **durable et variable en intensité**.

Elle se constitue au cours d'interactions répétées dans le temps. En tant que processus, il peut transparaître dans les territoires, au travers de positions d'individus et de groupes. C'est-à-dire qu'**il peut induire des mécanismes de résistance au changement, d'implication et d'engagement** pour un lieu, voire **des conflits**.

Au sujet des conflits, j'ai néanmoins observé qu'ils peuvent être le fait d'appropriations territoriales incompatibles et de dissensions interpersonnelles ou sociales. C'est-à-dire que les lieux sont des théâtres et que certains conflits ne relèvent pas nécessairement d'oppositions relatives à l'attachement au lieu, mais parfois de divergences entre groupes sociaux ou individus.

¹⁶ DEBENEDETTI, Alain. Le concept d'attachement au lieu : état de l'art et voies de recherche dans le contexte du lieu de loisirs. *Management & Avenir* [en ligne], INSEEC/Management Prospective Ed., 2005, pp.151-160.

¹⁷ SCHMITZ, Serge. La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible. *L'espace géographique* [en ligne], Belin, 2001, n°4, Tome 30, pp. 321-332.

J'ai remarqué aussi que l'attachement a une **influence sur la valeur attribuée aux lieux**. Laquelle valeur est par ailleurs conditionnée par l'appréciation et l'utilité des lieux, sans qu'il y ait de corrélation directe entre utilité, appréciation et attachement. C'est-à-dire qu'un individu peut juger un lieu de façon très négative tout en y étant attaché.

Vis-à-vis de la perception, j'ai noté que **les liens affectifs agissent** potentiellement **comme des filtres**. Aux côtés de la signification et de l'utilité, ils entrent en jeu dans la façon dont les individus se représentent l'environnement. C'est-à-dire ici que dans le cas de sensations reçues relativement de la même manière par différents individus, les perceptions de l'environnement pourraient justement différer de par l'action de ces filtres sur les mécanismes cérébraux.

Un article de Léa Sébastien daté de 2015¹⁸ m'a par ailleurs aidé à mieux cerner l'imbrication entre le processus d'attachement au lieu et la constitution d'une identité territoriale. Elle y souligne que lorsqu'un ensemble d'individus s'identifie à un espace de vie, il projette une conception du monde et du groupe sur le territoire. Il opère en parallèle des tentatives de singularisation du groupe, ce qui fait que les implications des processus d'attachement sont réciproques.

L'auteure remarque en effet que « les identités personnelles et collectives travaillent à configurer des entités géographiques pérennes ». **L'attachement au lieu induit donc parfois l'enracinement territorial d'identités**, sur le temps long.

L'auteure rejoint Alain Debenedetti¹⁹ en considérant le processus d'attachement comme un phénomène fait de liens affectifs entre des personnes et des lieux familiers. Il peut néanmoins à ses yeux **se manifester** aussi sous forme négative, **au travers d'émotions** telles que manque ou tristesse, lors de dégradations ou en cas d'inaccessibilité.

Léa Sébastien²⁰ remarque encore que si l'attachement au lieu est un **processus autant social que spatial**, ce sont souvent l'aspect et les implications sociales qui sont traitées dans les études. C'est-à-dire les processus communautaires et l'aspect territorialisé de la constitution de l'identité de groupes, se reconnaissant et reconnus comme tels.

¹⁸ SEBASTIEN, Léa. L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ?, *Norois* [en ligne], pp. 23-41, 2016, mis en ligne le 17 octobre 2018.

¹⁹ DEBENEDETTI, Alain. Le concept d'attachement au lieu : état de l'art et voies de recherche dans le contexte du lieu de loisirs, op. cit., pp.151-160.

²⁰ SEBASTIEN, Léa. L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ?, op. cit., pp. 23-41.

Elle souligne que l'attachement au lieu, au-delà d'être le reflet d'une inscription d'abord sociale, peut aussi être le fait de caractéristiques proprement spatiales et relatif à des entités physiques. De cette lecture, j'ai encore retenu que l'attachement pouvait être **variable et lié à la valeur attribuée à des entités matérielles** (valeur d'usage, esthétique, patrimoniale, existentielle, etc.).

Le partage de l'expérience d'attachement avec autrui peut par ailleurs engendrer **l'amplification de l'attachement**. A l'échelle de communautés par exemple, le sentiment d'appropriation du lieu devient parfois partie prenante de la définition d'une « identité collective ».

Aussi, j'ai cherché à identifier comment mesurer l'intensité de l'attachement entre un lieu et un individu. Là encore, les études de Léa Sébastien et Serge Schmitz²¹ m'ont éclairée. La première car elle m'a permis d'observer que **l'attachement au lieu se traduit** régulièrement **par différentes formes d'engagement**, telles que : la « participation à l'aménagement d'un lieu », des « actions de protection et préservation », des « actions civiques », de « résistance au changement », etc.

La seconde, dans le sens où l'auteur a distingué que **des phases distinctes** peuvent être identifiées **durant le processus**. Or si Serge Schmitz a décliné sept gradations (non-reconnaissance du lieu, reconnaissance, respect, attachement, allégeance, engagement et sacrifice) l'auteur auquel il se référerait en a distinguées trois :

« Dans un premier temps,
la personne **prend conscience**
qu'elle fait partie du lieu,
puis elle **est attachée** à celui-ci et enfin,
cet attachement
se traduit par un **engagement** de la personne
pour le devenir du lieu
(Shamai, 1991, p. 350). »
(SCHMITZ, 2001).²²

²¹ SCHMITZ, Serge. La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible., op. cit., pp. 321-332.

²² SCHMITZ, Serge, Ibid.

A ce stade, quoique le mémoire de fin d'étude de Ryma Hadbi paru en 2017²³ m'ait permis de concevoir que **les lieux conservent les traces d'émotions** (visibles dans les écrits sur les murs, dans les livres, les mémoires et témoignages, films, ...), je me suis interrogée quant à l'intérêt de m'inscrire dans de telles démarches. J'ai remis en question leur sens vis-à-vis de mon travail de PFE.

J'ai douté de la pertinence de relever les types de liens dans lesquels les personnes que je rencontrais étaient engagées, de celle d'identifier l'intensité des attachements. Au vu du temps imparti, de mes moyens d'action, du nombre d'entretiens envisageables et de mon expérience, mon travail en ce sens n'eut pu qu'être quelconque.

En parallèle de quoi, suite aux premiers entretiens, j'ai rapidement réalisé que d'une manière ou d'une autre, les personnes que je rencontrais étaient d'ores et déjà concernées par le processus, tout comme **j'en devenais partie prenante**.

Plutôt que de définir ou de chercher à comprendre les mécanismes qui engendrent et que conditionnent ce processus, plutôt que de chercher à mesurer l'intensité de ces liens au passage du marché, je me suis alors demandé : **Comment faire avec l'attachement ?**

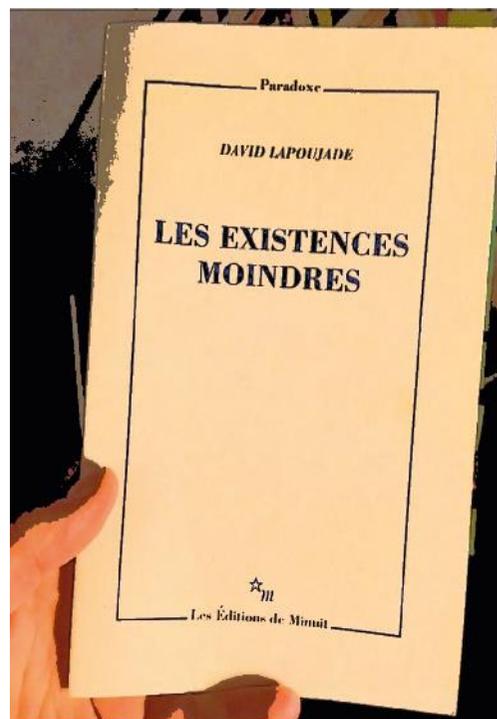
²³ HADBI, Ryma. « *Le patrimoine ici, c'est nous* » : quartier de l'Abbaye, Grenoble [en ligne]. Architecture, aménagement de l'espace, 2017, 218 p.

8°Moment: rencontrer David Lapoujade, une lecture d'Etienne Souriau

J'ai pu **concevoir de nouvelles perspectives** grâce à une lecture annexe. L'œuvre dont il s'agit s'intitule *Les existences moindres*²⁴. Ecrite par David Lapoujade, philosophe et maître de conférences à l'Université Paris-1, elle est parue en 2017 aux éditions de Minuit. Cet essai est consacré à la pensée d'Etienne Souriau (1892 – 1979), philosophe, professeur d'esthétique et de métaphysique.

A partir d'une question, qui est de savoir « **Comment rendre plus réel ce qui existe ?** », l'auteur y développe une réflexion critique autour de l'art de l'existence, ou de la manière d'exister. Au-delà de poser la question de la réalité, cette œuvre interroge la façon dont « instaurer » des existences, leur conférer un gain de consistance. L'auteur y établit que les êtres existent dans plusieurs modes (corps, psychisme, représentation, ...) et que **les existences moindres sont de celles en attente, qui manquent**. Il développe l'idée selon laquelle le sentiment d'intensité de l'existence pourrait être conforté par le fait d'instaurer l'être dans un nouveau mode.

A cet égard, il introduit **la figure du créateur** qui est aussi **témoin**. Pour exister d'une nouvelle manière, les existences moindres appellent au geste. C'est par le geste créateur que l'être peut s'accomplir dans un nouveau mode, il **confère aux êtres moindres une légitimité déjà là**, témoigne de leur existence réelle dans une forme encore et toujours inachevée. Il les accomplit, par l'avènement dans un autre mode.



17 - DUPRAT, M. Grenoble, juin 2020.
Une de ces structurantes lectures.
Collection personnelle. CC-BY-NC.

²⁴ LAPOUJADE, David, 2017. *Les existences moindres*, Les éditions de Minuit, Paradoxe, Paris, 96 p.

A ce moment, je me suis demandé si mon approche du passage pouvait s'apparenter à un geste : En l'intensifiant, pouvait-elle instaurer l'existence du passage dans le plan de l'attachement ?

Dans son œuvre, l'auteur décrit **quatre archétypes de modes d'existence**. Je les présente ici pour y revenir brièvement par la suite.

Le premier est **le « cosmos des choses »**. Il est dans la permanence, indépendant des situations. Si les choses peuvent apparaître en divers endroits, leur essence est la chose même, au-delà de ses manifestations dans l'espace-temps. Certaines ont des apparitions variables (sonates, formes géométriques, ...) et d'autres sont, sans intermittence (le corps). La chose est faite du système qui la compose, d'une organisation, de divers systèmes de liaisons qui lui assurent une stabilité. Cette permanence tient des psychismes, qui posent l'identité, l'unité et le cosmos des choses. La chose conditionne la pensée qui n'est que cette relation, tandis que la pensée maintient la chose dans l'existence.

Le second archétype se nomme **le « monde des phénomènes »**. Il se déploie dans l'instantanéité, tel une « splendeur soudaine ». Le phénomène est évanescent. Il est dans la recomposition du paysage sous une nuance. Il est dans l'organisation qui a généré la nuance, celle-ci est son témoin. Les sensations brouillent le phénomène qui structure leur apparition, elles masquent les principes formels auxquels elles réagissent.

Le troisième est appelé **le « royaume des imaginaires, des fictions »**. Les imaginaires existent dans un monde culturel donné, ils ont une existence sociale. Leur existence vient des affects qui les instaurent, de la puissance que leur confère la croyance. Ils disparaissent lorsqu'ils ne sont plus soutenus par ces affects et croyances. Ils sont des êtres, des possibles qui ne sont jamais.

Le dernier archétype est celui de **la « nuée des virtuels »**. Les virtuels sont conditionnés par une réalité qui ne les contient pas, leur existence est en partie dictée par les ébauches. Ils sont l'éventail de possibles qu'elles laissent entrevoir. Ces possibles apparaissent et disparaissent au fur et à mesure que la réalité se transforme, ils n'ont pas de consistance. Ils ont l'art de susciter l'art, d'appeler au geste créateur qui a besoin d'eux pour créer.

A partir de ces quatre archétypes, **j'ai** donc **ré-exploré** les propos recueillis durant **les entretiens**. J'ai d'abord cherché à trouver des traces de l'existence du passage sur ces plans, dans ces registres.

J'ai donc **relevé** quels étaient **les objets investis de valeur**, les sensations exprimées, les récits de souvenirs, de fictions et de rêves. En parallèle, j'ai essayé de déceler l'existence du passage dans le plan de l'attachement, au travers des traces que constituent les jugements (mélioratifs et péjoratifs), les émotions, les affects et sentiments.

De cette lecture, je retiens en dernier lieu que si pour l'auteur, les mondes sont d'abord privés et singuliers, c'est par la mise en relation qu'ils deviennent communs. Autrement dit, **le monde commun n'est pas de l'ordre d'un déjà là**, ensuite incorporé par chacun.e. Les perspectives ne sont pas « sur » le monde, c'est plutôt bien le monde qui est « dans » les perspectives : « Le monde devient intérieur aux perspectives et se démultiplie par cela même »²⁵

²⁵ LAPOUJADE, David, Ibid.

9°Moment : retranscrire les collectes

Après l'analyse des entretiens, j'ai réalisé une synthèse qu'a posteriori je considère être une forme de bilan du diagnostic sensible que j'essayais d'établir. Il s'agissait de **faire un point d'étape sur la manière dont je me représentais le lieu au regard du thème** de mon PFE. Il s'agissait aussi d'élaborer un support qui pourrait me permettre de ré-ouvrir le débat avec les participant.e.s pour **soumettre mes avis à la critique, les améliorer ou les reconsidérer**.

Formulé autrement, je venais faire un coucou :

« vous m'avez dit ça, j'ai entendu ça, nous sommes nous compris.e.s ? ».

Toujours **peut-être en vue d'établir une proposition de projet** qui ait été pensée plus ou moins collectivement et comme nous étions encore confiné.e.s, j'ai transmis ce bilan par mail, en posant de nouvelles questions. J'ai entre autres proposé aux destinataire.trice.s de me faire savoir ce à quoi iels tiennent et redoutent pour le passage du marché, le quartier Saint-Bruno et nos vies futures. Je leur ai demandé :

Quelles remarques vous a inspiré cette lecture ?

A quoi pourrait ressembler le passage dans 15 ans ?

A quoi pourrait ressembler le quartier Saint-Bruno ?

Comment vous situez-vous face à la crise écologique ?

Pour **donner forme à cette synthèse** de ma compréhension du passage du marché à un moment précis de cette expérience, j'ai procédé de manière suivante :

1°) J'ai réalisé le travail d'**analyse des entretiens** en m'appuyant sur l'œuvre de David Lapoujade²⁶ et ce que j'avais compris des archétypes.

2°) Je les ai ré-explorés de la manière décrite en amont (concevoir une méthode, p.13), en m'inspirant de l'article *Le passage du sensible*²⁷ rédigé par Pascal Amphoux. A cet égard, comme je me demandais ce qui faisait du passage du marché un passage et autre chose qu'un passage, je m'étais attachée à **relever des propos** me permettant de remarquer que le passage du marché s'appréhende **dans les plans de l'orientation, de la signification et de la perception** sensible.

²⁶ LAPOUJADE, David, Ibid.

²⁷ AMPHOUX, Pascal. *Le Passage du sensible*, op. cit., 2 p.

3°) En même temps, je prenais soin aussi de **relever** les remarques qui apportaient **certains décalages ou dépassements** par rapport aux définitions que j'avais retenues. Aussi de noter les paroles échangées en début d'entretien.

4°) Dans l'idée toujours de **mieux comprendre mon expérience de ce lieu** et de concevoir peut-être des propositions d'aménagement, je continuais mes recherches « théoriques ». Deux trouvailles ont alors particulièrement retenu mon attention.

- Tout d'abord, le podcast d'**une conférence de Jean Lacoste**²⁸ datée de 2014, mise en ligne sur le site de France Culture en 2017, durant laquelle il pose **un regard sur l'œuvre de Walter Benjamin** et son étude des passages parisiens. Elle m'a intéressée car il présente ce qu'il appelle une « image dialectique » : une relation d'opposition contenue par les éléments qui forment une image, laquelle les met côte à côte, intègre les termes opposés tout en dépassant donc en apparence le problème de leur apparente opposition. Elle condense leur écart, génère contraste et paradoxe. Tout en rapprochant thèse et antithèse, elle donne forme à une synthèse.

²⁸ LACOSTE, Jean. *Paris vu par Walter Benjamin*, 2014, Franceculture, mis en ligne le 2/08/2017.

²⁹ CHELKOFF, Grégoire. *Seuils. Ambiances en mouvement* [en ligne], Architectures, seuils sensibles et mobilité, mis en ligne le 23/01/2014.

³⁰ THIOLLIÈRE, Pascaline. *L'urbain et la mort : ambiances d'une relation*. Architecture, aménagement de l'espace.

Thèse de l'Université Grenoble Alpes, 2016. Français..

- Cette conférence m'a amenée à m'intéresser à **la notion de seuil**, laquelle me semble aujourd'hui plus pertinente que celle de passage pour décrire le passage du marché en tant qu'élément constitutif d'un ensemble urbain. Pour comprendre cette notion, j'ai brièvement lu deux documents.

- o le carnet de recherches disponible en ligne **Ambiances en Mouvement** et notamment **l'article rédigé par Grégoire Chelkoff**²⁹ en 2014.
- o **le travail de thèse**, soutenu en 2016 et **réalisé par Pascaline Thiollière**, retranscrit dans le document intitulé *L'urbain et la mort : ambiances d'une relation*³⁰. A ce sujet je n'ai pas tout lu et me suis directement rendue à **la sous-partie** du chapitre 4 numérotée 3.3 et intitulée **Limites et seuils**.

6°) En m'appuyant sur le tri des propos effectué durant l'analyse des entretiens, donc **en les réinterprétant et en les reformulant, j'ai** alors **rédigé le texte** de ce bilan.

- Dans une **première partie**, j'y ai expliqué comment le passage du marché peut, de prime abord, durant la rencontre, sembler

être **une existence « moindre », négative**, un ensemble urbain entre passage et seuil, un entre ou un rien, somme toute. Dans une **seconde partie** je présente, je m'explique et synthétise **l'assise concrète de ce regard, étayé par l'œuvre de David Lapoujade**³¹. En même temps, j'introduis certaines des potentialités de ce lieu et en un sens, je mets ainsi en exergue son existence dans le mode de l'attachement. J'observe la teneur actuelle des relations d'attachement entre le passage du marché et les personnes qui le vivent, dont je fais partie

- A ce moment-là, je me suis donc demandé **quels** étaient les **registres d'écriture à employer**. Était-il plus pertinent d'écrire en disant nous, en disant on, en disant je ? Consciente que j'introduisais largement une part de ma propre interprétation, j'étais un peu perplexe. Finalement, j'ai choisi de **combiner les sujets**.

- Durant la première partie, comme j'allais m'adresser à des lecteur.trice.s, dont certaines des personnes ayant participé, j'ai privilégié **le « nous », le « on »** (et le « il » pour parler du passage), d'autant plus que mon regard était en un sens collectif, en cela que je m'étais aussi appuyée sur des lectures et des « on dit » recueillis durant les entretiens.

- Ensuite, j'ai choisi **le « je »**, pour personnifier le passage. Autant pour réintroduire une part de ma propre subjectivité que pour proposer aux lecteur.trice.s de faire l'expérience avec moi. En un sens, pour leur proposer de regarder le passage du marché à travers les yeux de ce qui l'anime et le constitue. C'est-à-dire aussi l'observer avec mes yeux, depuis ma place, en lui prêtant ma voix et mon interprétation. J'ai ainsi essayé de lui donner parole pour faire un état des lieux de ma pensée.

7°) En même temps, j'ai **mis en forme** le document et mis en perspective ce bilan. Je rédigeais tout en constituant, triant et illustrant mes propos grâce à des extraits d'entretiens et des photos choisies.

Le **résultat** de ce travail est **visible dans les trois prochains moments**.

³¹ LAPOUJADE, David. Les existences moindres., op. cit., 96 p.

10°Moment : Rechercher les moindres existences

Lorsqu'il n'est pas détaillé mais appréhendé en tant qu'ensemble, considéré d'un seul tenant ou dans un tout, le passage du marché apparaît sous un jour négatif. Dans les discours, son existence se fait labile, encline à se dérober, à disparaître.

En référence à ses formes, ses pratiques et usages, ses habités, au regard du statut juridique de sa surface au sol et du flou quant à la propriété foncière, de prime abord, il est souvent (re)nié. Dans sa configuration même, cet espace n'est pas, il n'est pas passage. Il n'est pas cloisonné, délimité dans la continuité, chemin marqué entre point A et B, corridor ou couloir qui se tiendrait. Il n'est pas que cela.

Il est aussi, porche, respiration, allée, il est impasse et retrait, dans l'entre deux, passage et lieu, lieu de passage. A priori, il ne s'y passe rien. Il n'a pas eu de vie, pas de raison d'y rester. On n'y croise personne, il serait peu fréquenté et pas approprié. Il n'a pas d'intérêt. On le traverse sans y penser, sans le remarquer, brièvement. Fait comme il est fait, pour quelles raisons s'y arrêterait-on ?

« ...c'est tellement évident que on ne s'y intéresse pas en fait, faut qu'il y ait quelqu'un comme toi qui vienne nous voir en disant bon attend là, moi je m'intéresse à ces deux cents mètres là... »

« **...mais ce n'est pas le passage, le passage... il ne se passe rien dans ce passage ! Je te jure... »**

« ...c'est un des rares lieux dans le quartier où il n'y a pas eu de vie [...] si tu veux ici ça a toujours été un côté pas du tout fréquenté... »

« **...ici c'est pas un quartier, enfin c'est pas un coin qui a eu de l'intérêt... »**

Il semble que le passage n'ait pas de passé, ses traces n'ont pas d'attrait. Omis des recueils sur l'histoire, des registres sur le nom des rues, il est absent. Tellement évident, ou si peu, il n'interroge pas tant. Discret et effacé, il est peu remarqué, étouffé entre des monuments certains de son environnement.

Face à la place Saint Bruno et vis-à-vis du cours Berriat, le passage ne s'impose pas. Il est comme posé, là, pour rien, coincé entre des immeubles et perdu, au milieu d'un quartier aux multiples facettes : multiculturel, insécure, délabré, faubourg d'immigration, associatif et populaire, excentré, anarchiste, abordable, animé...

Statutairement, on ne sait pas. Espace privé, espace public ? Hésitations. La ville assure l'entretien, le parking sous terrain est privé, le traiteur peut s'y garer. Les habitant.e.s de l'immeuble et la bibliothèque y ont des voies d'accès. « On » y a mis des bacs : est-ce légal ? Qui a le droit d'y faire quoi ? Quoi est à qui, comment le sol est-il attribué, comment a-t-il été morcelé ? Quelles parcelles, où et jusqu'où ? Et le nom de la rue, passage, impasse ?

Ça reste flou. « On » sait, chacun.e un peu, de son côté, de manière disséminée, de façon dispersée.

« ...là-bas c'est marqué impasse et là c'est marqué passage donc a moment donné ça devait bien être fermé ici [...] a priori la maison a toujours été construite sur un arc de cercle comme ça, donc ça a toujours été un passage, donc pourquoi on l'a appelé impasse ?.. »

« ...en fait c'est une voie privée ça, il y a tout un problème de statut de l'espace ici qui n'est pas un espace public mais un espace privé et par conséquent il y a toute une série de choses qui sont impossible ici [...] Ils ont fait une tentative pour le rendre public en fait en faisant le passage et ils se sont aperçu [...] qu'ils ne pouvaient absolument pas le faire... »

« ...ils ont tout expliqué tout le quartier, eh ben ils ont tout expliqué, tout expliqué, le seul truc dont ils ne parlent pas c'est ça... »

« ...il y a des choses qui me dépassent un peu, sur le côté... ce qu'on peut faire, pas faire, par rapport à l'espace public, si c'est à la ville, si c'est aux habitants, je ne sais pas bien à qui ça appartient... »

« ...en fait on n'a pas eu de réponse très claire, donc nous on a découvert qu'on avait une petite bande en fait, privative. Du coup effectivement pour nous ce n'est pas très clair, ce qui appartient à qui... »

A priori, le passage du marché s'exprime donc de deux manières. En premier lieu, il se présente dans la négation. Il s'agit de remarquer maintenant qu'il existe aussi en référence à des caractéristiques notables du type d'espace que sont les passages. Nous nous appuyerons ici sur une note intitulée « *Le passage du sensible* », rédigée par Pascal Amphoux en 2014³². Durant cet éclairage, nous essaierons de repérer comment cet espace se donne à voir dans une triple modalité. Nous relèverons en quoi il est lié aux trois propriétés que sont l'orientation, la sensation et la signification.

Le passage oriente l'espace de l'être. On y entre par une extrémité, ressort par l'autre, s'y aventure dans un sens et dans l'autre. Pourtant, on n'y entre et sort pas tout à fait dans un sens comme dans l'autre. Si l'on vit ou travaille dans le quartier, s'y affaire ou traverse, on y va variablement. On se rend vers le Cours Berriat, ses commerces, l'école, le tramway. A pieds c'est simple d'y cheminer, on voit le tram arriver, on peut courir l'attraper. Sortie de la place, on n'en sort pas indemne : on « débouche » sur le cours, parfois au quotidien, plus platement, simplement. A l'inverse, on y entre dans le quartier et son idée. On va flâner sur le marché réputé, chercher de bonnes affaires, on se rend sur la place, s'arrête aux cafés, pour toutes bonnes raisons chacun.e y vaque à ses occupations.

³² AMPHOUX, Pascal. *Le passage du sensible.*, op. cit., 2p.

« ...hop, il y a tout de suite accès à tout le cours Berriat... »

« ...il est super utilisé ce passage [...] avec l'école, tous les matins... »

« ...les gens viennent uriner, acheter de la came, passer de la place Saint Bruno au tram... »

« Sans doute peut-on, fonctionnellement, passer dans les deux sens, mais imaginativement, le sens est unique. [...] il y a toujours une part initiatique ou irréversible dans les situations de passage plus ordinaires. »

AMPHOUX, 2014.

« ...en fait c'est une sortie de la place... »



« ...l'impression qu'on arrive sur un nouveau monde [...] il est super ce quartier moi j'adore... »

« ...je n'y passe jamais moi [...] il y a plein de gens qui n'y passent pas, si ce n'est peut-être qu'il faudrait s'appuyer sur le marché Saint Bruno [...] la semaine ce sont des gens du quartier ou des alentours qui viennent, le samedi et dimanche c'est les gens de partout et donc peut-être qu'eux prennent ce passage pour venir... »

Les expériences de passage sont donc sensiblement différentes, dans tous les sens du terme. Elles varient déjà en fonction de la direction de la marche. La trajectoire opère en effet dans l'épreuve sensorielle, elle joue un rôle dans la perception des séquences de signaux auxquels les corps sont soumis. Le sens opère aussi dans l'expérience du passage, dans sa signification pour les êtres à l'instant T du vécu. La signification de cette portion d'espace comprise dans un plus vaste espace, signifiant et signifié, change en fonction des personnes.

Dans l'effet, nous expérimentons avec nos sens. Or quoique variables, des fils rouges se dégagent des manières dont le passage nous éprouve, des réponses qui s'imposent à son contact.

Comparé aux rues parallèles de configurations linéaires, où la circulation est motorisée et dont l'une est étroite, il contraste. Vis-à-vis de la place et du cours, il se démarque. Dans les mouvements inhérents aux différents modes de transport, dans les sonorités, les odeurs et les impressions volatiles perçues par le touché, il est distinct. Son odeur est (re)marquée, limite respirable parfois. Son sens de la propreté laisse encore à désirer. Un peu sombre par moments, on n'a pas toujours envie de s'y arrêter

« ...place Saint Bruno qui pour nous est les champs Elysées... »



« Tout passage touche le corps. [...] Un passage mobilise nos sensations, nous raconte une histoire ou module notre déambulation. »

AMPHOUX, 2014.

« ...c'est dégueu, [...] c'est un endroit qui ne donne pas hyper envie de s'arrêter... »



« ...un endroit que je traversais sans trop m'en rendre compte en fait... »

« ...là au moins tu passes, là c'est un peu aéré, c'est calme... »

« ...les gens de l'extérieur la connaissent pour venir au marché de Saint Bruno... »

« ...entre les gens qui sortent du tram ou qui arrivent du cours puis qui vont sur la place, y a du passage... »



Pourtant, il se profile aussi dans la sécurité, l'aération, le calme qu'il prodigue. Il sait évoquer la campagne, ébaucher des tableaux plus sauvages. En en été, on y trouve des coins frais. En l'état, le passage est ambivalent, rejette et attire.

Une partie de son sens provient de celles et ceux qui le fréquentent, y passent, inconnu.e.s. Il est dans cette présence d'êtres qui se dérobent, dans la fulgurance de la rencontre qui nous rappelle à nous-mêmes et sitôt nous laisse à nous-mêmes, de figures anonymes. Autant d'instant qui éclairent pour un temps la configuration du lieu. Lieu de passage où l'on croise des gens, au passage du marché, ça passe... pour des raisons, depuis des lieux et dans des directions que l'on ne connaît pas, nécessairement.

Un peu, moyennement, beaucoup, il y a du mouvement, des allées et venues, les pas de personnes dont on ne sait pas le nom. Il est espace de flux, où l'on peut circuler, zone de mobilité différenciée. Il est marché, l'action en tant que telle, ce qu'elle comporte. L'engagement et l'épreuve corporelle qu'elle suppose : ses influences et relations avec l'environnement, ses sons, ses mouvements, ses vitesses et ses rythmes, ses âges parfois. Au passage du marché, on va essentiellement à pieds.



« ...là c'est un passage de fuite ... »

« ...ça passe un peu, pas non plus tant que ça, mais ça passe... »

« ...là on voit les gens qui passent si tu veux... »

« ...j'y passe, ouais, mais j'y passe comme si j'étais un escargot et que c'était sur mon chemin [...] ici on passe par habitude, tu sais on est des animaux, tu sais ils ont des passages les lapins, les lièvres, dans la montagne ben de temps en temps oui effectivement, on prend là pour couper... »

« Tout passage produit du sens. Davantage : ne pourrait être dit passage que ce lui qui donne du sens à l'espace public, urbain ou métropolitain. »

AMPHOUX, 2014.

« ...ce qu'il faudrait c'est qu'on puisse objectiver le passage, pour savoir qui l'emprunte, d'où viennent les gens qui passent par-là... »



11°Moment : raconter les seuils

Nous avons pour l'instant établi des bases quant à la manière dont le passage du marché est perçu, à y jeter un œil rapide. Son existence semble négative, à minima en paroles et en actes. La compréhension de cet espace est a priori rivée à, ou limitée par, la prégnance d'attributs qui l'assimilent au type de configurations que sont les passages. Les pages suivantes proposent quelques prises, pour une représentation légèrement décalée de la scène qu'il offre. Elles tentent de nous ouvrir un champ de réflexion renouvelé pour essayer d'appréhender pleinement ses capacités, potentielles portées.

Nous nous appuyerons ici sur une conférence de Jean Lacoste datée de 2014, intitulée *Paris vu par Walter Benjamin*³³, rediffusée par France Culture en 2017. Aussi, sur le carnet de recherches *Ambiances en Mouvement*, disponible en ligne et particulièrement sur le billet rédigé par Grégoire Chelkoff³⁴ en 2014 et encore, sur la thèse « *L'urbain et la mort : ambiances d'une relation* », soutenue par Pascaline Thiollière en 2016³⁵. Durant cet exercice, nous nous proposons d'élargir notre acception des considérations à partir desquelles aborder le passage.

³³ LACOSTE, Jean. *Paris vu par Walter Benjamin* [en ligne], op. cit.

³⁴ CHELKOFF, Grégoire. *Seuils. Ambiances en mouvement* [en ligne], op. cit.

³⁵ THIOILLIERE, Pascaline. *L'urbain et la mort : ambiances d'une relation* [en ligne], op. cit., 343 p.

« Les basculements sont parfois insensibles, parce qu'ils se produisent sur le mode du fondu enchaîné, ils sont de l'ordre de « transformations silencieuses ». Le seuil est alors imperceptible et inlocalisable. »

THIOILLIÈRE, 2016.

« Les lieux qui permettent l'arrêt, qui offrent des prises, des potentiels d'échappement au milieu se forment souvent dans les entre-deux, ces zones de contact et de réserve qui amortissent les chocs d'ambiances que produit l'urbain... »

THIOILLIÈRE, 2016.

Dans les pages suivantes, nous lui donnerons voix pour lui offrir une écoute attentive. Avant, considérons deux pensées : Le passage peut-être une image temporelle dialectique et un seuil.

Par image, nous comprenons quelque chose de perceptible, donné à voir, une vue sur, donc un regard ouvert vers. Par dialectique, nous entendons un mouvement de tension entre opposés, duquel émerge un compromis, dépassement de la thèse et l'antithèse lequel opère un transfert, du sensible vers l'intelligible. Envisageons que ce passage a la puissance de rapprocher deux moments : passé et à venir. Imaginons qu'il comporte des valeurs, normes, cultures d'hier et des utopies, dystopies de demain. Sa concrétisation, le présent, serait une synthèse qui laisse apparaître les symptômes de dissonances internes, des glissements qui s'opèrent à l'échelle de dimensions temporelles, spatiales et sociales, voire civilisationnelles.

Par seuil, nous comprenons un espace en suspens, de stase, une limite floue entre espaces de mouvements différents, de rythmes, de gestes, d'actions distinctes. Il contraste avec des ambiances particulières, les conforte et en ce sens leur donne corps. Il est entre deux et vers deux; contient et distribue, offre d'aller vers l'une et-ou l'autre. Il est poreux, démarcation et possibilité d'accès.

«...[les images dialectiques sont] rencontres entre quelque chose du présent, une actualité, par exemple politique et le passé... [Leur émergence] redonne chance à une aspiration oubliée, elle rend justice à tout un passé oublié, négligé, vaincu, elle rend justice à une espérance toujours en souffrance, elle réveille ou cite des éléments utopiques...»

LACOSTE, 2014.

«...synthèse authentique du passé et du présent, une sorte de fulgurance, un rapprochement est prévu, entre aujourd'hui, c'est-à-dire les intérêts politiques du présent et un autrefois oublié, enfoui sous la culture, la tradition, la civilisation mais un autrefois enfoui, toujours explosif et il s'agit d'effectuer un sauvetage qui brise la fausse continuité de cette illusion du XIX^e qu'est le progrès continu, utiliser ces outils de manière immanente, réactualisée, pour comprendre notre époque, le seuil entre XX^e et XXI^e siècles... »

LACOSTE, 2014.

« Le seuil indique l'ouverture d'un « entre », d'un entre deux états, entre deux ambiances, entre deux espaces, qui permet à l'individu, à partir de cette micro extériorité du seuil, d'avoir un aperçu sur les deux côtés, et ainsi lui offre la possibilité d'un choix »

THIOLLIÈRE, 2016.

Parfois enfout, en cela qu'il est caractérisé et inhibé par ses co-dépendances, le seuil est aussi perceptible et en un sens conforté par celles-ci, du fait qu'il soit retrait. Recul vis-à-vis de l'une et l'autre, il est pause, choix entre deux conditions. Sa puissance est contenue dans la faille, le recul et l'ouverture qu'il engendre entre. En tant qu'expérience vécue, il invite à reconfigurer, faire un pas de côté et mettre un mouvement en suspens pour se re-mouvoir, suite à une intégration et réactualisation du vécu plus ou moins intelligible.

Dans son acception temporelle, le seuil est basculement d'une époque vers une autre. Compris en tant que portion d'espace urbain vécu sur le plan physique, temporel, collectif et aussi symbolique, il comporte un trait d'union entre vie-mort, privé-public, norme-marge, totem-tabou... Il nous confronte à des valeurs et nous invite à opérer un tri, potentiellement collectif. Il appelle à choisir plutôt que subir. A l'heure de la reconnaissance de l'ère anthropocène, des bouleversements et reconfigurations qu'elle suppose, ce seuil nous interroge quant aux désorganisations de nos milieux. Il nous pousse à regarder hier pour penser demain. A ce titre et symboliquement, le passage du marché est en ce moment objet de valeur ajoutée.

Nous reste à établir quelles sont les conditions entre lesquelles il offre un décalage, pour définir peut-être ensemble lesquelles sont (à) privilégiées(r).

« Une certaine homogénéisation des ambiances oblitère peut être les possibilités de choix et, de fait, démobilité la mobilité, la rend purement fonctionnelle, la situe en terme de déplacement, alors qu'elle est aussi expression et ressenti. »

CHELKOFF, 2014.

« La notion de « seuil » nous permet en effet d'appréhender la porosité possible de la limite, le passage (poros en grec) qu'il permet, mais également le tri, la reconfiguration, le repos auquel il invite. »

THIOLLIÈRE, 2016.

« Montrer comment l'expérience mobile urbaine se profile à travers ces seuils d'ambiance, nous amène à interroger les intervalles possibles dans une ville qui se veut de plus en plus mobile et apparemment ouverte au monde, cosmopolite, mais tendant à une certaine uniformisation d'apparence... »

THIOLLIÈRE, 2016.

« Stavros Stavrides, architecte et penseur grec, voit émerger dans la création et l'usage social des seuils une potentielle spatialité de l'émancipation. Il reconnaît dans les espaces et temporalités dans lesquels ont pris forme les luttes sociales depuis 2009 en Grèce, des caractéristiques des seuils. Il se demande dans son ouvrage paru en 2010 Towards a City of Thresholds, si une « ville de seuils » pourrait être l'équivalent spatial d'un projet social d'émancipation, basé sur la négociation entre différences et identités afin d'inventer collectivement le futur... »

THIOLLIÈRE, 2016.

12°Moment : synthétiser la synthèse.

Une chose persiste à travers ses manifestations, elle est dans la permanence, indépendante de la situation. Elle peut apparaître en divers endroits, son essence est la chose même, au-delà de ses manifestations dans l'espace-temps. Elle est faite du système qui la compose : c'est la « cosmicité » du monde des choses, diverses liaisons qui lui assurent une stabilité. Sa permanence tient des psychismes, qui posent l'identité, l'unité et le cosmos des choses. Ils conditionnent la pensée et la pensée comporte les choses dans l'existence. « La pensée n'est ici rien d'autre que la relation par laquelle la chose se maintient dans l'existence »³⁶.

Je suis moi, le passage du marché, un être composé, une composition d'éléments avec lesquels le vivant entre en relation. Je suis le revêtement de mon sol qui est pavé, alors que les trottoirs du cours et des abords de la place sont habillés autrement. Je me figure subtilement en me démarquant. En tant que tels, mes pavés me confèrent une malléabilité que n'a pas une chape. Je suis cabossé par endroits, lorsque ma peau s'est adaptée à la croissance des racines des cèdres. Ailleurs je suis dénudé, dépavé, j'accueille d'autres entités.

³⁶ Propos étayés par l'œuvre citée :
LAPOUJADE, David, *Les existences moindres*, op. cit., 96 p.



« ...les arbres ça a des racines, du coup c'est pas tout droit là, c'est un peu dangereux pour la circulation... »

« ...il y a eu un temps aussi des pavés qui ont été enlevés, plutôt sur le côté-là, juste après... »



De ci et là, entre pavés, je me glisse entre interstices. Je suis le végétal qui me peuple par moments. Au gré de l'appréciation, mes mauvaises herbes ou plantes sauvages me donnent des airs de campagne, un aspect négligé. De désintérêt, on pourrait croire que je me laisser aller.

Mes lumières teintent l'obscurité de blanches lueurs diffuses et un peu orangées. Je réchauffe un peu l'hiver parfois. Certains de mes éclairages et lampadaires disposés de part et d'autre frustrant. L'ampoule au-dessus de l'accès aux espaces communs du personnel de la bibliothèque dysfonctionne. Encore « des années après » qu'on m'ait demandé de la changer, je ne l'ai pas remplacée. On aimerait me voir plus éclairé. Non que je ne le sois pas, plutôt en réponse au souhait de rompre la baisse de visibilité que mes ombres confèrent.

Ma configuration anguleuse offre des recoins, de possibles cachettes. Je peux ponctuellement être dépositaire, recevoir des choses, permettre des actions, dont certaines de celles socialement mal acceptées. Celles-là mêmes qui font quelquefois écho à des réalités que l'on voudrait cachées. Autant de comportements qui ne correspondent pas aux normes généralement admises dans notre société et posent des questions de vivre ensemble, d'acceptabilité.

« ...une dernière lumière qu'on a identifié qu'on pouvait mettre pour éviter que les gens ils urinent sur la plaque qui a été mise là dans le coin [...] pour voilà, essayer d'éclairer un peu... »

« ...il y a ces bouches-là, moches aussi... »



« ...ils ont mis [...] des espèces de caches en métal, voilà ils planquaient un peu partout... »

« ...y a pas grand-chose dans la rue [...] je vous dis la vérité cette rue si je l'emprunte c'est pour aller faire pipi ou aller à l'arrêt de tram.... »

« ...y a toujours des papiers, des déchets, tout le temps, tout le temps, même quand ils nettoient, après y a le côté un peu... Voilà qui peut faire un peu crade mais qui peut faire un peu sauvage en même temps... »

Je suis ce qui loge en mon sein : papier, emballage, canette, sac plastique, encombrant délaissé. Ces choses envolées, tombées ou déposées, de par la discrétion que je garde. Déchets pour certain.e.s, potentielles ressources pour d'autres, à défaut de mieux. Je m'en lasse parfois, j'en suis peiné, agacé. Au quotidien, alors que les images médiatisées et valorisées prônent la propreté, la fluidité, les espaces lissés, je contraste, je questionne, j'entrechoque. J'apostrophe des inconnu.e.s, j'agrafe des situations diamétralement non vécues.

Dynamique, je suis fait de flux, d'accès, de supports de circulation et de tensions : un portail, deux portillons, des entrées-sorties d'habitations, une allée courte et non enclose. Je laisse place au stationnement. D'un côté je suis pratique, pour un arrêt minute ou lorsqu'il n'y a plus de places. De l'autre je me sens gêné de me voir entravé dans mes mouvements, ma liberté. D'autant plus lorsque c'est récurrent ou s'il y a d'autres nuisances : cris, klaxons, échanges injurieux. A l'occasion, je suis source d'accrochages. Mes blocs empêchent le passage de certains véhicules. En tant que grille, garage et arrière-cour d'un traiteur toutefois, je filtre. Mon module abaissable sur le cours est toujours ouvert, laisse voie d'accès au traiteur, à la bibliothèque ponctuellement, à la ville pour l'entretien. De temps en temps, un.e inconnu.e se gare sous mon porche, entrave le flux piéton.

« ...là il y a plein de voitures, la circulation, c'est compliqué pour circuler alors que là c'est quand même relativement simple avec des poussettes ou des chariots... »



« ...je passe tous les jours par ici avec mes enfants pour les amener à l'école et c'était [...] un lieu que je traversais sans trop m'en rendre compte... »



« ...il y a des gens qui stationnent là et après qui klaxonnent... »

« ...le passage permet aussi aux gens de passer, de prendre leur bout de machin et de partir par-là... »

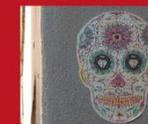


« ...toi t'as envie de sortir pour aller au boulot, le samedi où t'as quelque chose à faire, ou rentrer, c'est le binz... »

Comme j'aime à m'exprimer, je fais des pans de mes murs mes supports de communication privilégiés : tags, graffitis, inscriptions, affiches événementielles, revendicatives ou vindicatives. Dans mon porche les carreaux qui m'habillent sont revernés. Je ne suis ni artiste ni pudique alors j'affiche mes essais. On me dit parfois que ça renforce mon aspect négligé. Mais en cela et ça me rassure, je ne suis pas un cas à part, ces infractions momentanées ne sont pas isolées. Mes messages intriguent et interpellent ponctuellement, lorsque je donne à lire mes humeurs, mes traits d'humour et coups de gueule. En ce sens je me renouvelle souvent, mes points de vue informent l'air du temps. A l'occasion, ils donnent à voir quelque chose, de l'inconscient collectif, territorialisé.

Plus loin, je deviens deux cèdres, massifs, plantés là il y a des années. Nous avons poussé, pris place au cœur de l'espace. Etouffés par le sol nous l'avons déformé, nous nous sommes dépassés, érigés vers le ciel. En cherchant la lumière nous avons surplombé grillages, murs d'enceinte, terrasses et toitures. Nous prodiguons fraîcheur, obscurité, des prises pour se poser. Nous sommes pépiement des oiseaux et épines qui tombent. Au grès des saisons et au fil des journées, nous projetons nos ombres.

« ...c'est revenu tout de suite les tags... »



« ...Y a quelque chose d'assez drôle dans cette ruelle c'est que... là, à chaque fois y a un nouveau tag. Toutes les semaines... »

« ...donc il y a eu ce traitement aussi du passage du marché, avec l'installation de jardinières qui ont été faites et demandées à la demande d'un collectif d'habitants... »

« ...les branches descendaient très bas à une époque donc on voyait rien, ça aidait pas [...] surtout que ça prenait beaucoup de place en fait en vrai... Et là, c'est quand même un bel arbre... »



Sous les cèdres, mes formes épousent les planches de trois bacs de compost et quatre jardinières. Installé.e.s avec le concours d'un collectif d'habitant.e.s et le soutien de l'association jardinons nos rues, nous sommes sujet.te.s à diverses interprétations. On peut nous dire symptomatiques, reflets de dissensions sociales et territoriales, de conflits d'appropriation. Notre installation peut être apparentée à un « traitement » du mal dont souffre notre milieu. Elle le révèle alors. Nous venons embellir, cherchons à attirer. Avec nos fleurs, patiemment, nous attendons de futur.e.s usager.ère.s. Nous voulons arrêter, souhaitons plus de présences pour moins d'intimité. En même temps, on nous apprécie quand même aussi vraiment. Notre arrivée a su améliorer la qualité d'un cadre de vie quotidien. Nos fards, ces plantes, sont de ces choses qui s'observent peut-être discrètement tout en ayant le mérite d'être, de retenir l'attention, là où sans leur présence, les prises en auraient été moindres.

Dans un angle, je suis les restes des couleurs d'une fresque, le revêtement d'un mur de parpaings gris, reliquat de moi-même. Je vieillis. Les pages d'un livre qui s'envolent ouvrent sur la muraille de Chine, des lieux exotiques, fantastiques. Enfantine, j'aime les contes, je représente un château, le petit chaperon poursuivi par le loup, une sorcière sur son pinceau magique... Je suis trois enfants et à droite un fakir, sur des tapis volants.

« ...le truc de fleurs et tout ça c'est ça en fait, pour [...] rendre l'espace approprié pour éviter l'installation des dealers [...] c'est totalement incertain je pense, c'est un peu voué à l'échec à mon avis... »

« ...je passe, je jette un petit coup d'œil aux bacs, des fois ils sont déprimants, des fois ils donnent le sourire... »



« ...les fresques j'aime bien mais il faut les changer de temps en temps... »



« ...il n'y a rien pour retenir l'attention des gens, même la fresque [...] faut s'imaginer que le mur était en parpaings [...] quand tu mets une fresque comme ça c'est pour égayer... »

« ...tout volait, c'était pour créer une dynamique, c'est-à-dire que les pages s'envolent, ça se perd dans tous les sens, même du coup le mur, ça fait un L, ça fait des pages qui s'ouvrent... »

Attentivement quand on m'observe, on lit ces mots, signés Sultan N'Joya : « Si vous dessinez toutes sortes de choses différentes et que vous parvenez à toutes les nommer, je ferai un livre qui parlera sans qu'on l'entende ». Face à l'angle de ma fresque, je me montre contrasté.

Arrondi, je deviens paroi vitrée. Par transparence, je joue des regards, je suis la façade de la salle de presse de la bibliothèque. J'engendre un jeu de visibilité, j'offre de voir et d'être vu.e, dedans comme dehors. Au gré de ce que l'on observe, je propose des expériences sensiblement différentes. Je gêne parfois, d'œillades lourdes à supporter, d'actions et de gestes durs à assumer. Pour protéger, atténuer mes effets, j'ai rhabillé la partie inférieure de mes vitres. Vitrophanée, sauf à venir s'y coller, depuis la cour, elle n'est plus que reflets. En même temps, je suis garant d'une certaine porosité entre extérieur et intérieur, je repousse les limites des lieux. Dehors, je réverbère la lumière, laisse transparaître ce décor que constituent les rayonnages, les étagères, les livres. J'offre une scène de vie, une représentation du quotidien qui se joue au jour le jour dans cet équipement public. A l'intérieur, je reproduis l'effet quoique la scène soit autre. Mon rythme est en un sens synchrone avec celui de la bibliothèque. Ses horaires et son fonctionnement changent mon éclairage, les présences qui m'animent.



« ...ils ont fait ça, un système de motifs qui fait qu'on ne voit pas de l'extérieur vers l'intérieur sauf quand on se colle, par contre on voit un petit peu de l'intérieur vers l'extérieur... »

« ...elle a pas très bien vieilli, il y a eu un temps des infiltrations dans le toit [...] après tous les abords, voilà ça s'est un peu un petit peu abîmé quand même... »



« ...sachant que ce passage du marché est très lié avec la proximité de la bibliothèque, [...] on ne sait pas comment ça va évoluer... »

A l'une de mes extrémités, sur la place, je suis auvent. Je jouxte l'entrée d'un immeuble et constitue le seuil de la bibliothèque. Tel mon porche sur le cours, j'abrite en cas d'intempéries, de fortes chaleurs. De ce côté-ci, je suis à l'écart des grincements du tramway, de la circulation. J'offre un cadre arboré et j'ouvre sur le square. Souvent je suis occupé, animé des entrées et sorties de lecteur.trice.s, de passant.e.s, investi par des jeunes qui traînent et de moins jeunes qui dorment, aussi. En retrait, j'offre un recul, une perceptibilité différente. Identifiable et protecteur, je rassemble, j'arrête, accueille et surprends.

Dans l'impasse attenante, je suis le mur d'un immeuble de logements. Au rez-de-chaussée, la fenêtre de mon snack - où cuisent des galettes abordables et dorées - est fermée, volets clos. Sur ce mur, ma peinture défraîchie est taguée, encore ici. Quelques pas plus loin, les portillons que je supporte donnent accès à une cours intérieure. Au sol, mon marquage jaune s'étale, de la place au portail rouge de la cour d'un immeuble d'habitat partagé, lequel accueille six ménages. Il a réinvesti un ancien hangar, dont il a conservé un mur. A bien regarder, on remarque un arbre qui traverse le toit du garage, un trou y a été fait pour qu'il puisse pousser. En tant qu'enceinte de la cour de cet immeuble, je suis bétonnée, ajourée, faite de pans distincts. Ici aussi, garante de porosités. Je facilite les cohabitations, laisse place à du vivant et une végétation qui parfois, me comble presque.



« ...ça a toujours été des logements et avant, cette maison qui a été faite en co-construction [...] c'est un des premiers qui a été fait par les habiles... »



« ...j'ai la chance d'avoir les chambres sur le passage, c'est calme, mais ma voisine de palier elle pète un câble, elle a toutes ses fenêtres qui donnent sur la place ... »

« ...c'était plus du squat sur la place justement, c'était du deal un peu... C'est un peu bizarre de pouvoir dire ça mais du deal tranquille et bon enfant... »



« ...non, c'est vraiment, un peu de bric et de broc quand on regarde... »

Le phénomène se déploie dans son architecture et l'instantanéité, évanescent, il est « splendeur soudaine ». Il apparaît dans le moment d'une conjonction particulière des structures, dans la recomposition du paysage sous une nuance, son « âme ». En tant que « principe formel fugitif », la nuance est son témoin. Les sensations le brouillent, elles masquent le principe formel auquel elles réagissent, ce qui structure leur apparition, l'apparition même du phénomène.³⁷

Dans un article paru en 2002, intitulé *Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver*, ses auteur.e.s, Béatrice Bochet et Jean Bernard Racine³⁸, nous apprennent que l'affect se distingue de l'émotion. Relevant de l'inconscient, il se joue de réactivations et résurgences, il tranche dans sa persistance. Associé à un évènement passé, il colle à un souvenir. Ses représentations inconscientes réactivent dès lors la charge émotionnelle que la situation originelle n'avait pu écouler, n'avait su déclencher. Emotion amplifiée, l'affect est une réémergence à titre posthume, sans évidente apparence. Il est une charge commémorée, à la fois d'hier et d'aujourd'hui, il se réimprime, se renouvelle sur une image, lors de représentations sensiblement différentes.

³⁷ Propos étayés par l'œuvre citée :

LAPOUJADE, David, *Les existences moindres*, op. cit., 96 p.

³⁸ BOCHET, Béatrice, RACINE, Jean-Bernard. *Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Géocarrefour* [en ligne], vol. 77, n°2, 2002, pp. 117-132.



« ...l'année où on a signé c'est l'année où il y a eu des coups de feu [...] après ça allait quand même plutôt pas mal et ça a changé d'équipe [...] ce qui nous emmerde le plus clairement c'est les incivilités en fait ... »

« ...les gamins [...] ils avaient joué dans le passage et tout et on se dit mais en fait... Parce qu'en fait c'est vraiment un passage utilisé en passage, jamais on y avait passé plus de 5 minutes, les gamins ils s'étaient éclatés, c'était en plus un espace sécurisé... »

« ...les mecs qui vont tirer à la kalachnikov c'est vraiment épisodique, c'est arrivé deux fois, il y a des cons partout hein, il y en aura toujours... »



« ...Je ne suis pas en insécurité, mais il y a quelque chose de déplaisant [...] en fait, ce territoire il est aussi partagé par d'autres types de gens... »



Parmi ces instants où une configuration structurelle in-appréhendable est venue générer la conjoncture de phénomènes momentanés, il en est une qui se réactive souvent en moi. Dans mes représentations, les seules auxquelles j'aie accès, les scènes originelles sont brouillées. Elles laissent néanmoins entrevoir certaines de leurs charges émotionnelles associées et mon inconscient collectif affecté.

Les faits marquants sont deux fusillades. Datées du 18 juin 2015, elles se sont déroulées sur la place. Elles font partie de moi, ressurgissent souvent dans mes souvenirs. Banalisées, parfois ramenées à l'ordre de fait divers et déplorable, elles ont été choquantes, monumentales ailleurs. Prégantes, elles restent présentes. Suite aux événements, j'ai opéré des réagencements. Mais bien que cinq ans soient passés, mon image a été violemment impactée, peut-être aussi celle du quartier. Ce discrédit coûteux est à mes yeux tel une double sentence, encore nécessaire d'expier. Des fois je m'en dédouane, pour me réassurer progressivement, pour me réaffirmer positivement.

Mes souvenirs aussi sont pleins de moments joyeux, d'actions estivales qui m'ont interpellé, amusé, agacé. Autant de temps relativement collectifs, paradoxaux dans leurs déroulements, leurs appréciations, où j'ai ri et pesté à la fois. Je me souviens d'interactions, de rencontres spontanées, quelques fois orchestrées.



« ...avec petits et grands, des adultes ont fait leurs trois fleurs et tout, c'était hyper sympa... »



« ...tout le monde se souvient de ce fameux petit rosier rouge [...] c'est une dame qui est arrivée en disant ben moi voilà, j'ai un rosier à planter... »

« ...il l'a rafraîchie, on avait fait un chantier avec les jeunes d'Unis Cité et des habitants pour nettoyer un peu les abords [...] c'était vraiment chouette... »



Ces commémorations me peuplent en un sens, elles me comportent, prolongent mon existence en mémoire(s). Des échanges qui m'ont marqué, certains ont été le point de départ d'essais, de tâtonnements ou tentatives mitigées, un peu fragiles mais pas futiles. Les fruits de constats plus ou moins partagés, contre l'incivilité, pour la sécurité. Lorsque mes habitant.e.s ont pu et su s'entendre, lorsqu'ils se sont décidé.e.s et ont eu des moyens d'action concrets à portée, ces rencontres et leur engagement a généré des initiatives, plus ou moins collectives. Ces instants me laissent perplexe aussi, ils profilent des questions, un peu latentes : Qu'est-ce que le vivre ensemble ? Comment bien vivre ensemble ? Comment faire commun et faire ensemble ? Comment faire avec les confrontations, pallier aux rapports de domination ? Comment répondre de et avec d'autres situations ?

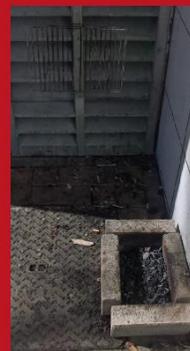
Parmi mes phénomènes se trouvent aussi des instants plus discrets. Des petits rien qui pour autant me rendent évident, subtilement, au fil du temps et des moments. J'étais présent lorsque subitement, on a réalisé que les années passent en constatant combien les deux cèdres ont poussé ! Je me suis mis en suspens avec cet homme agenouillé, recueilli pour une prière, face à mon mur ajouré, face à la Ka'ba de la Mecque. J'ai ressenti la paix et la sérénité d'en être témoin. Inopinément, nous avons joyeusement profité du soleil, déconfiné.e.s,

« ...on peut
f é d é r e r
quelque chose
autour de
cette place [...] faire des
événements
un peu festifs
[...] on pourrait
l'embellir... »



« ...j'ai le souvenir
d'un petit
monsieur un peu
âgé, venant nous
apporter une pile
de galettes, de
pains arabes en
disant c'est ma
femme qui a fait
ça pour vous, je ne
peux pas rester,
elle n'a pas pu
venir mais elle
s'excusait... »

**« ...les gens ils
saoulent parce
que vu qu'y a
des fenêtres, ils
sont plein de
manières ici... »**



« ...il y a une chorale [...] c'est eux qui nous ont contactés en disant vous avez un événement tel jour, est-ce que l'on peut venir chanter ?... »

un jour de mai au temps clément, nous avons partagé une canette avec ce couple, accoudé au compost. Une seconde, je me suis métamorphosé. Durant la course de cet enfant, dribble, volte-face et enfin frappe ultime, j'étais devenu cage. J'ai été fier aussi, de mon but sous les yeux de mon père et gai de voir mon enfant s'amuser. Le temps d'un crépuscule, pour un échange nocturne, je me suis incarné. Désert, j'étais avec ces femmes, une jeune, une plus âgée, debout, à regarder valser une poche envolée. Je me suis imprégné de la lenteur, de la lumière qui change, de la brise qui souffle, du rythme ralentissant. Pour une nuit j'ai été un repère, refuge. Devant l'entrée du personnel de la bibliothèque, je me suis endormi, ras le sol, sur des cartons. J'ai été soulagé de trouver un coin serein et un peu en retrait où pouvoir m'assoupir. Traversant pour rentrer, je me suis fait discret, je ne voulais pas gêner ou troubler le sommeil de cet homme qui dort là.

Je suis encore dans tous ces éphémères, saisissables à tout instant, jamais exactement mêmes. Je suis dans l'ombre des branches sous ce certain soleil, l'embrouillamini sonore à l'heure du marché de ce samedi. Je suis dans les gouttes qui se forment et tout de suite se décrochent de l'arrête du porche, la flaqué à l'angle de l'impasse lors de pluies denses. Je suis dans ces petits rien du quotidien, la possibilité d'arrêt, de s'en imprégner.



« ...les piscines sauvages l'été, les barbecues devant la bibliothèque, les devantures de magasins un peu particulières, un nounours posé dans la rue [...] c'est sympa parce que voilà, ça donne une image un peu différente du quartier... »



« ...à Noël ils avaient mis des boules sur les arbres, ils avaient décoré un peu l'arbre pour faire vivre un peu ça, ce petit passage... »



« ...les deux arbres, ils ont poussé, mais alors ils ont poussé !.. »

« ...à part la fresque qui a sauté, c'est un peu plus sale, ils taguent avant ça n'existait pas ça [...] mais bon [...] sinon il n'y a rien qui a changé... »



Les imaginaires et les fictions participent du monde des choses. Elles sont relatives à une « a-cosmicité » qui est « micro-cosmicité ». Elles existent dans un monde culturel donné, elles ont une existence sociale. Celle-ci vient des affects qui participent à leur instauration. Les fictions existent dans la puissance que leur donne la croyance. Elles disparaissent dès qu'elles ne sont plus soutenues par ces affects, croyances. Les fictions et imaginaires sont substantifs, inconsistants. Leur royaume comprend tous ces êtres, les possibles qui ne sont jamais, la « variété de l'imaginaire ».³⁹

Les images et croyances que je génère et convoque sont de nature volatile, variable, parfois hydride. Dans le royaume de mon imagination, les contours se font flous et les impressions diffuses. J'y trouve des représentations individuelles, des associations idéelles relatives à l'intimité de mes sujets, à leurs références et cultures propres qui font la mienne. J'y trouve également des fantômes collectifs, partagés. Des ré-interprétations établies sur la base de faits tangibles qui font infraction dans le réel, dans un mode parfois proche de l'onirisme. Ré agencées par mes imaginations, celles-ci difforment leurs sources. Mes fictions, ces projections mentales en puissance, constituent une toile qui en présente des versions, des visions exacerbées.

³⁹ Propos étayés par l'œuvre citée :
LAPOUJADE, David, *Les existences moindres*, op. cit., 96 p.

« ... quand il y a par exemple la bac qui arrive les jeunes ils s'envolent comme une... comme une nuée de moineaux, voila, par le passage... »

« ...les flics les tolèrent parce qu'ils ont besoin d'eux, donc oui sinon je ne comprends pas... »

« ...c'était que des taudis donc ce n'est pas un lieu que le quartier s'est approprié, c'était vraiment un lieu de taudis... »



« ...c'est un passage de fuite donc ils voulaient fermer parce que [...] pour beaucoup de gens du quartier, c'est un des coins du quartier où le soir on cache des substances illicites...»

Avec un peu d'attention, je pourrais presque y observer une distance tendancielle, entre minimum et extremum de ce qui pourrait être au regard de ce qui est, dans un sens ou dans l'autre. L'image de l'une des extrémités profile l'ombre de son opposée. Ni faux, ni vrais, ces spectres de pensées sont tels des figurations du réel en puissance, parfois détachés, libérés de certaines des entraves du concret.

Je comporte aussi enfin des fictions chronomorphes, voire chronothétiques. Des imaginaires dont l'action du temps a influencé l'émergence, conditionné leurs aspects et leurs développements. Elles sont des sortes de représentations figurées et territorialisées de l'image-temps et des histoires, existant tout à la fois en puissance, en devenir et en réalité.

Mon imaginaire est imprégné par la recherche de mes origines et de mon devenir, il me rapporte à mon environnement. Tissé de son actualité, il est parfois témoignage de changements diffus. Pour se constituer, il sollicite, comporte et convoque d'autres scènes, lieux et figures. J'ouvre une fenêtre sur Paris, arpenté à travers ses passages. J'évoque la Place aux Herbes, le Moyen-âge, lorsque certaines vivres et denrées étaient livrées via l'Isère.

«...c'était tout un quartier un peu populaire, ouvrier, mais il y avait toujours cette joie, maintenant cette joie elle a disparu [...] c'était marrant, maintenant, ça ça n'existe plus, maintenant il n'y a plus que des rageurs, tu regardes toutes les conneries qu'il y a marquées sur les murs, des fois c'est des conneries rigolotes mais des fois c'est des conneries, tu dis mais oh, il lui est arrivé quoi à lui!? Ca, c'est un changement... »



« ...maintenant qu'il y a les jeux il y a plus d'enfants et tout, avant il y avait pas trop d'enfants, il y avait plus des toxicos et des alcooliques ils zoniaient dans le parc... »



« **...avant, je pense qu'avant c'était fermé à l'arrière, il devait y avoir une porte cochère d'une cour...** »

« ...ça a commencé à être fréquenté quand ils ont commencé à détruire les bâtiments de l'imprimerie municipale pour faire [...] une extension du bureau de poste et puis après la bibliothèque... »

Je redécouvre par moments les œuvres de Walter Benjamin, je l'y retrouve avant sa mort à la frontière pyrénéenne. J'invite des personnalités, je re-regarde les scènes de films que j'ai visionnés, je reçois leurs personnages, celles et ceux de livres, de séries... Je me réfère aux médias qui ont pu m'inspirer.

Il y a des moments où je m'essaie à me projeter dans le passé. Je m'en vais revisiter les faubourgs, l'ambiance multiculturelle du Saint Bruno d'antan. Je me languis des vieux squats artistiques de Bouchayer-Viallet, de la force de leur créativité. J'arpente en pensées, je ré-explore. J'observe l'émergence et les mouvements, les changements de mon environnement, des entités qui le composent. Je me re-présente son histoire, j'observe la ville qui se constitue, s'étale. J'observe l'embourgeoisement, imagine son futur. Je suis, cristallisé de fantasmes et d'interdits.



« ...vous voyez Mon Oncle, de Jacques Tati ? [...] mon oncle il habite dans un endroit complètement improbable, pour aller chez lui il passe, il monte, il descend, y a une scène comme ça [...] ça me fait penser à ça et à la fois à ça et à la fois c'est ce truc là et puis celui-là... »

« ...tout le monde dira ça que c'était mieux avant où que ça a changé mais c'est vrai [...] pas mal de crises sont passées, des crises financières, économiques, les gens sont vachement plus pauvres [...] pas mal de commerces sur le cours Berriat ont fermé parce que les gens ont pris leur retraite, toute une génération est partie, vu qu'il n'y a pas vraiment foule commerciale... ils disent c'est à cause de la voiture mais ça je n'y crois pas, les gens ont moins de sous, il y a internet, mais il n'y a plus ce dynamisme, il n'y a personne qui va se dire tient, je vais faire une jolie pâtisserie, parce que les loyers restent chers... Le marché Saint Bruno il tient, ouais, il tient... »

« ...place aux herbes [...] ça c'était un passage au Moyen-Age où les gens qui amenaient les fruits et légumes [...] accostaient sur l'Isère et prenaient cette rue [...] jusqu'au jour [...] où il y a un bourgeois qui a fermé la rue, pour en faire ses WC... »



Les virtuels ne sont suspendus à aucun affect. Leur existence est dictée en partie par les ébauches ; les apparitions d'un éventail de possibles. Dans son cours ordinaire, la vie ne parvient pas à se maintenir à la hauteur des promesses architectoniques que le virtuel fait entrevoir : « Monumentalités qui n'existeront jamais, ils se transforment, apparaissent et disparaissent au fur et à mesure que la réalité se transforme ». Les virtuels ont l'art d'être inachevés, de susciter l'art, le geste d'un créateur qui a besoin d'eux pour créer. Si toute existence a le droit de posséder sa multiplicité de devenirs, alors chacune « devient en droit inachevée ». ⁴⁰

Depuis cette nuée, en tant qu'inachevé, il me semble que des ébauches se profilent, momentanément, me redessinent. D'envergure plus ou moins ample, elles laissent apparaître des brèches dans mon apparence immuable et cela, bien que je ne sois pas encore totalement décidé à changer. Elles me reconfigurent, avec mes éléments et re-déterminent parfois nos natures. En réinterrogeant la finitude de ma composition, l'intangibilité de mon actuelle architectonie bouge ainsi. Des points d'inachèvement se profilent, en attente d'une puissance, d'une force créatrice dès lors déjà contenue dans mon être actuel, dans l'existence de ces points d'appui et le fait de les remarquer.

⁴⁰ Propos étayés par l'œuvre citée :
LAPOUJADE, David, *Les existences moindres*, op. cit., 96 p.

" Il y a un lieu super [...] c'est un kebab, à coté il y a un resto africain et ils partagent une cour commune, alors c'est un peu sauvage mais c'est génial, il y a un grand figuier, il y a des lauriers roses [...] on a du mal à croire qu'on est à cent mètre du marché... »

**« ...on ne va pas
privatiser le
quartier pour une
minorité... »**

" plutôt comme une
place [...] dans
laquelle tu pourrais
te poser, des
transats, enfin tu vois,
une place
d'animations aussi,
une autre façon de
l'occuper "

« ...avec plus de verdure,
un peu le sol un peu
mieux foutu, là ça donne
pas trop envie de se poser
mais voilà, si il y avait des
bancs, un peu de... Une
fontaine... Ouais voilà en
faire un lieu de vie un peu
où l'on puisse se poser... »

**« ...c'est l'arlésienne ça, c'est le
monstre du Loch Ness depuis le
temps qu'ils veulent le fermer
[...] c'est vieux comme Eros... »**

« ...c'est aussi un lieu de passage où bon, c'est bien aussi
que ça puisse circuler [...] c'est chouette quand on a du
dedans dehors, qu'on peut mettre des collections dehors,
qu'on peut installer [...] de la presse, des bouquins et puis
les gens se posent là et puis s'installent un peu [...] en
même temps clôturer, je ne suis pas trop pour les barrières
et les clôtures moi en général, c'est à double tranchant et
puis après un truc intermédiaire je ne sais pas... »

En les identifiant, je renforce donc ma qualité, déjà en tant qu'existence avérée. Cela me permet de nommer mes failles et mes attraits, mes peurs et mes aspirations. Cela m'invite à regarder où déployer mon être, de quelle manière solliciter mes potentialités. Cela m'entraîne dans l'éventail de nouveaux lendemains qui se présentent à moi.

Mes dessins sont du vaste au très ponctuel, modestes ou ambitieux, parfois déjà imbriqués dans des essais. Ils sont relatifs à la compréhension des sujets qui me font et s'expriment. Ils sont contenus en chacun.e, dans leur appréhension des mécanismes et réalités à l'œuvre dans tout processus de transformation, bordés par leurs perspectives partielles et partiales. Mes virtuels contiennent quelque fois l'expression de besoins insatisfaits en l'état actuel. Ils sont en partie établis à la lueur des possibilités d'action considérées à portée. La multitude de regards qui se pose sur mes devenirs est reliée à ceux de mon environnement. Elle est sous l'influence diffuse de la désirabilité et de l'acceptabilité

Mes leviers d'intervention sont multiples. Certains de mes virtuels, chimériques, un peu hors de portée, sont parfois radicaux. Ils me renseignent quant à la valeur que j'accorde à ces éventualités.

« ...commencer à y faire autre chose un peu que ce que l'on y fait, que ce soit un lieu de passage... »

« ...faire passer le prolongement de la chronovélo sur le cours Berriat [...] ça veut dire supprimer la voie voiture, donc supprimer la voie voiture ici donc ça veut dire piétonner ça... »

« ...On s'était posé la question de se dire on pourrait peut-être mettre des bancs, mais en fait légitimement les gens qui habitent [...] ont dit ben non parce que nous on ne voudrait pas avoir trop de nuisances sonores, de gens qui s'installent... »

« ...un petit centre ou une MJC ç'aurait été cool [...] une MJC ç'aurait été bien, y a que ça qui manque en vrai... »

De façon récurrente, lorsque je pense à me fermer, je rejette en un sens un de mes côtés. J'aspire à éradiquer, à empêcher des incivilités. Je réponds au besoin de sécurité, d'être serein, débarrassé des encombrements du vivre ensemble. En même temps, je tourne le dos à cette part de moi. Je repousse un peu plus loin les réalités qu'elle contient. J'oublie une partie de mon visage, ses âges, ses envies et ses conditions. J'oublie qu'il me rappelle mon aspect rebelle, un peu affranchi de la loi que nous dicte l'Etat. Je considère cet avenir avec plutôt moins de sérieux, comme un recours ultime, à défaut de compromis. Je n'en suis pas satisfait, mais un peu détaché.

Si je m'envisage privatisé, en partie ou en totalité, je suis rebuté. Je redoute ce futur, il me confronte au désir de déployer une puissance d'agir déparée de contraintes. Anti démocratique, cette fiction m'éloigne de mes aspirations, dépasse mes limites, dont la nécessité de statuer à plusieurs autour d'un bien commun. Il m'arrive aussi d'exprimer le besoin de prendre plus ou mieux soin de moi, notamment en termes de propreté. Cela m'informe de mon dysfonctionnement. Mon hygiène est relative, je ne me pense pas sale, voire parfois ça me va. Je contiens en même temps aussi cette volonté qui me ré-éclaire quant à l'image que je renvoie et me ré-invite à y être attentif. En tant que lieu de vie(s) particulier(ères), je suis l'environnement d'êtres que j'ai besoin de respecter.

« ...on ne veut rien mettre pour que personne ne s'installe mais en fait on veut le faire agréable... »

« ...y a un combat social réel d'appropriation du quartier entre des propriétaires et des locataires... »

« ...pour pouvoir faire pression sur la ville pour demander la piétonisation de toutes les rues aux alentours du marché [...] ça demande de mettre des bornes, ça demande de mettre des badges, ça demande tout un bastringue qui coute les yeux de la tête [...] ça complique énormément la vie, par contre ça embourgeoise aussi... »

« ...notre préoccupation c'est qu'en fait on ne se retrouve pas avec des groupes d'habitants qui privatisent des choses pour leur intérêt personnel [...] sous prétexte d'écologie, sous prétexte de réduire le stationnement, sous prétexte de si, de lui... »

Cette aspiration me rappelle ma part de responsabilité et de dépendance vis-à-vis de mécanismes globaux. Dans cette perspective, je me projette « pacifié », en continuité de la place et du cours, lesquels seraient piétonnés. En filigrane de ce virtuel, du regret pointé, en écho au processus plus ou moins latent, assumé et souhaité de gentrification du quartier.

D'autres points d'appui me permettent d'envisager de me transformer de façon actée. Dans l'idée d'accentuer ma porosité vis-à-vis de la bibliothèque, je tends à redéfinir les espaces de partage. Je m'imagine repenser les modalités du rapport intérieur/extérieur, explorer les potentiels de la modularité. Je cherche à m'animer autrement, décaler les regards, usages et manières dont je suis investi, perçu. Par de micro-transformations, je m'entrevois arrière-cour, placette. Je refais mon pavement, je révise l'éclairage et retouche la fresque. Je me reverdis, je fleuris. Parfois interpellé par l'offre actuelle du quartier à destination de la jeunesse, je rêve à une MJC. J'y retrouve mon souci de tenir compte d'une variété de réalités, en termes d'âge, d'équipements adaptés. Des virtuels que j'ébauche, un principe de transformation se dégage. Il tient du respect et de la définition d'équilibres : entre espace d'arrêt et espace de mouvement, entre espace animé et espace habité, entre rythmes quotidien et ponctuel, maîtrise et affranchissement des choses qui me composent.

« ...ces passages le long du cours Berriat c'est la richesse du cours aussi, c'est ce qui fait que c'est pas un cours monumental que justement, il y a des porosités entre la place et ce lieu-là [...] je trouve que c'est ça qui fait ce quartier-là, qui fait que c'est un quartier de faubourgs... »

« ...à la fois, tu as plein d'épiceries arabes qui sont ouvertes presque H24, donc ça donne une sorte d'ambiance, voilà, au moment du ramadan... Il y a une sorte d'ambiance dans ce quartier, en même temps tu as un autre côté qui est un peu bobo qui fait qu'il y a un certain nombre de propositions culturelles qu'il n'y a pas ailleurs... »

« ...il y a des gens en fait qui te disent qu'ils ne veulent pas qu'on touche à l'âme de Saint Bruno, quoique l'on fasse, quoique ce soit en fait parce que pour eux, un trou dans l'espace, c'est Saint Bruno... »

« ...il y en a qui rêvent d'une ville qui soit totalement propre, qui soit un espèce de Jardin d'Eden mais c'est pas ça la ville, la ville c'est pétri de contradictions, ça peut-être sale, enfin c'est comme ça quoi et les villes toutes propres ce n'est plus... Enfin si, ce sont des villes mais avec une seule catégorie de population... »

13° Moment : faire le point

Après avoir réalisée cette synthèse, je me suis demandé comment passer à l'étape de projet. En écrivant le bilan de mon diagnostic sensible, j'avais formulé ce que j'ai considéré être **un principe de transformation du passage du marché**, résumé en ces termes :

Respect et définition d'équilibres :

entre espace d'arrêt et espace de mouvement,
entre espace animé et espace habité,
entre sphères privée et publique,
entre rythmes quotidien et ponctuel,
maîtrise et affranchissement
des choses qui le composent.

J'ai alors rencontré **plusieurs difficultés**.

1) En établissant ce bilan, j'avais repéré certains points d'appuis concrets permettant d'envisager d'améliorer la configuration actuelle du lieu (tels le revêtement du sol, l'éclairage, le mobilier urbain, etc.) J'avais aussi noté que c'est **un lieu** qui est aujourd'hui **théâtre de conflits d'appropriations entre individus** faisant partie de groupes sociaux **aux intérêts divergents**. En parallèle, j'avais relevé que ces conflits se traduisaient dans les jugements, des

objets du passage (tels les déchets, les jardinières ou le compost) et virtuels ébauchés durant les entretiens étaient à la fois investis de valeurs positives par certaines personnes et négatives par d'autres (la gentrification par exemple, ou encore l'éventuel cloisonnement des extrémités). Le problème qui se présentait à moi était ainsi de déterminer **comment opérer un arbitrage** et émettre des propositions qui ne desservent ni les un.e.s, ni les autres.

2) En parallèle, je constatais aussi **mon total manque de légitimité** pour proposer quoique ce soit. Je considérais que mon approche était absolument bancale et biaisée. Je n'avais rencontré que très peu de monde, j'avais réinterprété les discours sans qu'il n'y ait de réel temps de débat et de mise en commun. J'avais en plus créé un récit, c'est-à-dire qu'en réalisant le bilan de mon diagnostic sensible, j'avais mis en avant certains propos, j'avais choisi des photos plutôt que d'autres... Somme toute, **je n'étais pas neutre et mon discours était orienté**. Etant usagère du lieu, j'avais mon propre avis sur la chose. J'ai donc réalisé que même si je m'étais attachée à être la plus sincère et honnête possible en établissant cette synthèse, j'avais potentiellement à mon insu privilégié certaines opinions au détriment des autres.

3) Je comprenais aussi que bien sûr, le passage du marché en tant que tel n'était pas plus ou moins légitime, plus ou moins beau, plus ou moins viable. Je réalisais (bien que cela soit évident) que je le jugeais, c'est moi qui lui accordais plus ou moins de valeur. Je voyais qu'**en tant que composition d'éléments matériels et immatériels qui existent déjà, le passage est**. Je comprenais qu'il était et en aucune manière, dans l'attente d'un geste. Je réalisais que c'était peut-être moi qui avais besoin de ce geste. Dès lors, la question a été aussi de déterminer comment le tenter, me le permettre, sans que ce faisant je disqualifie ce que le passage est déjà. Puisqu'il n'avait pas besoin de moi, **comment proposer de le transformer tout en demeurant dans le respect ? Etait-ce juste ?** Qu'est-ce qui est juste ?

4) A mes yeux, **je manquais d'échanges et de temps** pour proposer un projet qui soit à la hauteur de ce lieu et des relations d'attachement développées. Je manquais du recul nécessaire pour **établir des compromis**, desquels je n'étais par ailleurs pas la seule à devoir être décisionnaire. En plus de quoi je me sentais contrainte par mon statut d'étudiante en urbanisme, j'avais le sentiment qu'il était nécessaire que j'en arrive à donner forme à un « projet », à une proposition d'évolution un tant soit peu concrète, sous une forme ou une autre.

14° Moment : commettre l'erreur d'essayer

A ce moment, je me demandais donc comment faire, comment faire dans une logique collective et démocratique :

Comment faire avec les attachements, dont le mien ?

Certes, si j'attendais des retours par mail vis-à-vis de la synthèse, j'étais néanmoins lucide quant au fait qu'ils risquaient d'être rares et relativement peu constructifs dans le sens de formuler des propositions d'aménagement concrètes.

Dans l'attente, je ressentais le besoin d'avancer. Je me suis ainsi faite la réflexion suivante : puisque j'ai rencontré des gens qui m'ont parlé du lieu, puisque je l'ai arpenté à de multiples reprises, puisque durant le moment où je choisissais des photos pour illustrer la synthèse je revoyais aussi toutes les autres, autant essayer de me faire un minimum confiance. Quoique mauvais, j'avais fait un travail, tout de même et je devais bien être suffisamment imprégnée des entretiens et de mes arpentages pour me permettre de donner forme à une proposition qui s'accorde un tant soit peu avec les opinions que j'avais recueillies.

J'ai donc essayé de trouver une façon de **répondre au principe** que j'avais établi, tout en cherchant à **dépasser les problèmes identifiés**.

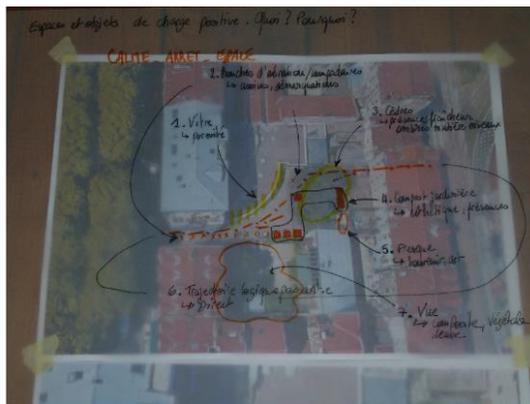
Voici comment j'ai procédé pour essayer de **déterminer où et comment intervenir**:

- Dans un premier temps, j'ai effectué des captures d'écran du passage du marché vu du ciel à partir de google maps version 3 D. J'en ai imprimées 5 au format A4, sans trop savoir si j'allais essayer de dessiner des perspectives, un plan d'intentions, ou que sais-je encore...
- Ensuite, j'en ai choisi 3 et j'ai ressorti mes bons vieux feutres et calques.
- Sur ceux-ci, j'ai cherché à identifier les « points d'appuis » matériels relevés en établissant la synthèse, tout en déterminant s'ils étaient investis de valeurs positives ou négatives.
- J'ai réalisé 2 schémas heuristiques du passage du marché. Sur le premier, j'ai fait apparaître les espaces et objets de « charge positive » en répondant aux questions : Quoi ? Pourquoi ? Sur le second, j'ai procédé de la même manière, avec les objets et espaces de « charge négative ».



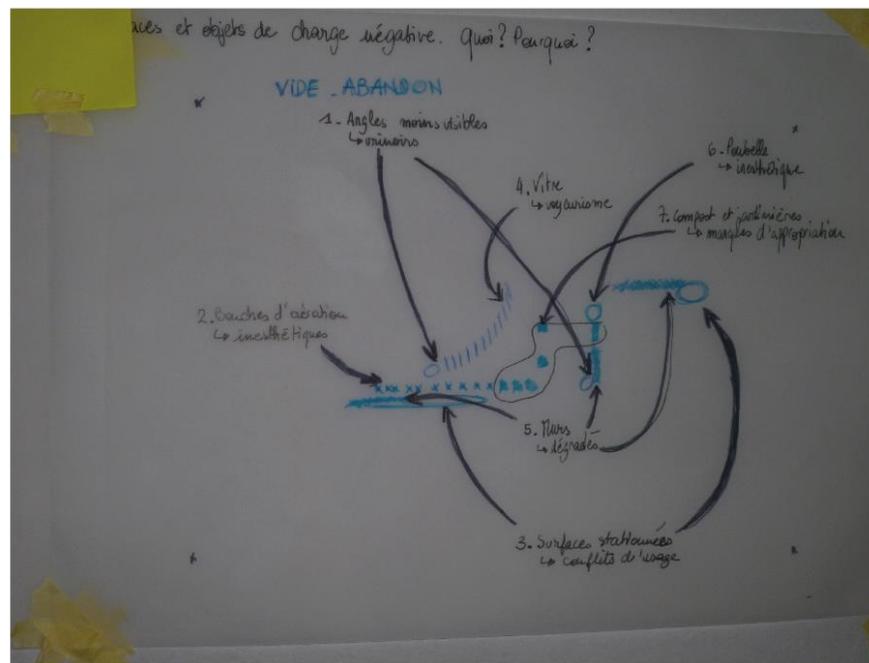
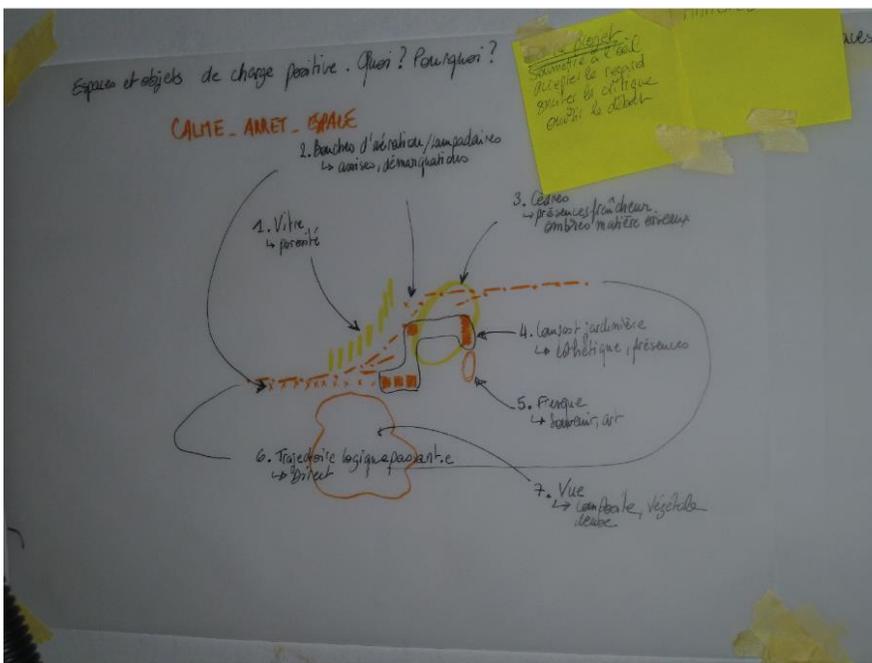
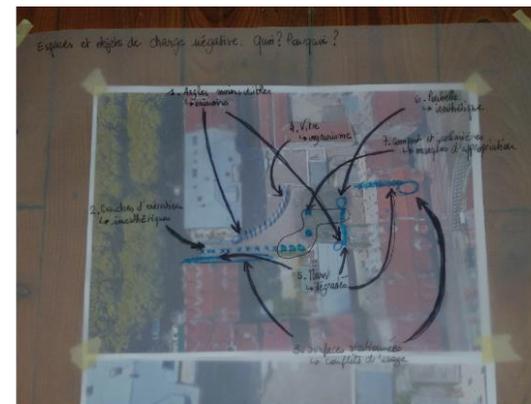
Charge Positive

1. Vitre : porosité
2. Bouches d'aération et lampadaires : assises / démarquations
3. Cèdres : présences / fraîcheur / ombres / matière / oiseaux
4. Compost / jardinières : esthétique, présences
5. Fresque : souvenir / art
6. trajectoire logique passant.es : direct
7. Vue : composite, végétale, dense



Charge Négative

1. Angles : urinoirs
2. Bouches d'aération : inesthétiques
3. Surfaces stationnées : conflits d'usage
4. Vitre : voyeurisme
5. Murs : dégradés
6. Poubelle : inesthétique / fourre tout
7. Compost / jardinières : marques d'appropriation



15° Moment : douter encore

Après avoir réalisé ces schémas, **je demeurais perplexe**. Consciente de m'être encore une fois basée sur mes propres émotions, je comprenais bien évidemment l'**aspect purement subjectif** de cette démarche, laquelle manquait encore une fois de temps de mise en commun.

D'autant plus qu'au regard de notre formation, je constatais l'**absurdité de mon mode opératoire**, on ne nous avait pas invité.e.s à procéder ainsi et je n'avais jamais entendu parler de tels outils. Certes, on nous avait déjà présenté des cartes mentales, mais pas de « cartes mentales émotionnelles ». Je me sentais bloquée, toujours dubitative et je l'ai d'autant plus été après avoir écouté l'émission **La Méthode Scientifique** diffusée par France Culture le 16 mai 2019, intitulée **Idiocratie : La défaite de l'intelligence ?**⁴¹. Durant celle-ci, le présentateur Nicolas Marin et les invités, Nicolas Gauvrit (Psychologue du développement et Chercheur en sciences cognitives au laboratoire CHart à l'École Pratique des Hautes Etudes) et Olivier Houdé (Professeur en psychologie à l'Université de Paris-Descartes, Directeur honoraire du laboratoire en psychologie du développement et de l'éducation de l'enfant) se proposent de débattre de l'estimation et de la **régression potentielle de l'intelligence collective**.

Les remarques que j'ai particulièrement retenues tout d'abord (le débat dépasse largement ces considérations par la suite) sont introductives et le fait de Nicolas Houdé. Il fait alors référence à Daniel Kahneman (Professeur en Psychologie à l'Université de Princeton - New Jersey - prix Nobel d'Economie), et considère que nous serions :

« plutôt bêtes, irrationnels, et que **domine dans notre cerveau non pas** le système 2, celui de la **logique et des algorithmes mais** le système 1, celui des **heuristiques trop rapides**, des **automatismes** de pensée, les **premières impressions**, **guidées par nos émotions**, nos **croyances**, mais qui peuvent être **parfaitement illogiques** ».

⁴¹France Culture, Emissions, *Idiocratie, la défaite de l'intelligence ?*, Nicolas Marin, La Méthode Scientifique, mis en ligne le 16/05/2019.

Suite à quoi il soutient qu'il y aurait ce qu'il nomme un « enjeu éducatif » du système 3 qui permettrait d'arbitrer entre « nos pensées trop rapides et parfois bêtes et irrationnelles et notre pensée plus logique et rationnelle ». Il considère à cet égard qu'il s'agirait d'éduquer notre cortex préfrontal pour **apprendre à utiliser les bonnes connexions** neuronales et **inhiber « nos réponses trop rapides** et qui peuvent être **bêtes ou irrationnelles** ».

J'ai enfin relevé aussi que selon lui, le recours aux **réseaux sociaux** et la place d'**internet** dans nos vies seraient aujourd'hui tels que nous avons tendance à **privilégier ce fameux système 1**. Les algorithmes et cette sphère virtuelle, bien qu'elle mette à disposition une quantité inimaginable de ressources, feraient aussi en cela même largement appel à notre intelligence intuitive : nous cliquons, « likons », « txweetons » **sans toujours prendre le temps de la réflexion critique**. De la même manière, nous naviguons d'une page à l'autre et passons en revue quantité de contenus, sans nécessairement prendre le temps de les analyser ou de bien saisir l'information et son contexte, entre autres.

A compter de ce moment, j'ai constaté à quel point mon approche du passage du marché - particulièrement la synthèse et les cartes heuristiques -, était totalement rivée à ce système 1. J'ai également remarqué ce faisant, que une fois de plus, je me retrouvais à croire ce que j'entendais et à accorder de la valeur à ces propos, notamment du fait de la légitimité à mes yeux scientifique et objective de ces personnes et quoique n'ayant absolument pas cherché à approfondir, vérifier, entrecroiser les regards sur ce sujet.

Ils venaient faire sens pour moi, me conforter dans l'idée que **j'avais jusqu'à présent très mal procédé pour aborder le terrain**.

A ce moment, je me suis trouvée **confrontée à un problème moral** que j'aborderais plus largement dans le chapitre suivant, en commençant par présenter le bilan que j'ai alors réalisé afin d'essayer de dépasser mes facteurs de blocage. C'est-à-dire pour **réaliser un projet** alors même que je considérais en mon fort **ne pas disposer du minimum syndical** nécessaire pour transformer matériellement un espace : **la mise en commun**.

16°Moment : chercher des solutions pour l'action

A ce moment, j'étais face à cette question :

Comment faire advenir un projet alors que je considère en mon fort **ne pas disposer du minimum** syndical nécessaire pour transformer matériellement un espace:
la mise en commun et l'objectivité ?

En un sens, je remarque donc que je cherchais une trajectoire d'action qui me permettrait moi-même d'outrepasser mes limites. Pour faire face à cette question, j'ai rapidement dressé un point de situation (page suivante) :

J'ai essayé d'identifier clairement quelles étaient les solutions qui s'offraient à moi au regard des éléments dont je disposais à ce stade et des moyens auxquels je pouvais accéder assez simplement. J'ai essayé aussi de mettre des mots sur ce dont je manquais et sur les facteurs de contrainte relatifs à mon environnement.

Ensuite, j'ai cherché à me figurer comment agir :

Comment répondre à la consigne de cet exercice que représente le PFE, sachant qu'elle est relativement ouverte et qu'en un sens, c'est presque nous qui en fixons les termes ?

Comment éventuellement passer à l'acte et **projeter une transformation**, peut-être matérielle, du passage du marché ?

J'ai alors défini **plusieurs scénarios d'action** et je n'ai pas statué quant auquel privilégier. C'est-à-dire que je n'ai pas choisi entre la réponse a/b/c ou d.

Par contre, le fait de me mettre au clair m'a permis aussi de me remettre à l'action.

Contraintes :

Temporelles : durée du PFE, choix de méthode et études menées avant

Matérielles : pas d'imprimante, mémoire vive de l'ordinateur, exploitation d'illustrator contraignante

Ethique : besoin de regards critiques, sentiment d'engagement vis-à-vis du lieu et des personnes

Esthétique : pas d'exteriorité sur la qualité des représentations

Crise sanitaire : distance sociale, incertitude face à l'avenir

Manques :

Ressources financières

Connaissances théoriques

Etude objective du terrain à grande échelle

Compétences notamment graphiques

Temps / recul

Légitimité

Ressources :

Ordinateur / Internet

Mon expérience / entretiens

Calques / feutres / corps

Photographies

Capacités :

Utilisation correcte : écriture / internet

Utilisation basique d'illustrator

Réfléchir / expliquer / Regarder

Montrer / Trier / Choisir

a.

Je m'arrête là et justifie mon choix

c.

Je fais en prouvant que j'ai tort

b.

J'essaie même si je considère que ma proposition n'est pas à la hauteur de ce lieu. J'émet un veto contre toute utilisation [n.b. : naïveté du veto, à partir du moment où je crée une trace elle est utilisable.]

d.

Je mets des éléments à disposition pour que d'autres puissent mieux faire et j'émet des pistes d'amélioration après avoir fait le bilan de mon expérience

17°Moment : s'appuyer sur l'image

Après avoir dressé ce bilan et forte des constats émis suite à l'écoute de l'émission de la méthode scientifique présentée plus haut, je me demandais **comment rendre plus objective mon approche** du passage du marché.

Ayant réalisé quatre visites photographiques que j'avais passées en revue lorsque j'illustrais le bilan de mon diagnostic sensible, j'ai choisi de remobiliser ces supports mais d'une manière différente. Plutôt que de faire une sélection en vue de raconter un récit, j'avais envie d'essayer de représenter plus objectivement le lieu. Je voulais qu'un.e spectateur.trice puisse se faire sa propre opinion en les regardant, proposer à celui et celle-ci de visiter le site sans commentaire.

Je me suis dès lors attachée à **reconstituer des séries**. Comme je ne suis pas bonne photographe et que lorsque j'avais réalisé ces visites photographiques je ne savais pas encore à quoi elles pourraient me servir, je disposais de rafales tout autant que de points de vue ciblés. Je les ai retriées pour **réaliser des « planches thématiques »**. Une planche correspond à un jeu de photos qui ont été prises à un endroit particulier du passage.

De prime abord je ne voulais pas les titrer car je considérais que le titre viendrait déjà influencer leur lecture. A posteriori néanmoins j'ai choisi de les nommer. C'est aussi ce qui m'a permis d'élaborer un projet, nous y reviendrons ensuite.

Dans l'ordre, les pages suivantes présenteront ainsi des séries titrées :

- 1-Cours Berriat, **Mobilité**,
- 2-Cours Berriat, **Flux**,
- 3-Porche, **Passage**,
- 4-Porche, **Expressions murales**,
- 5-Espace central, **Distance lumière**,
- 6-Végétal, **Cèdres**,
- 7-Végétal, **Planté**,
- 8-Végétal, **Libre**,
- 9-Espace central, **Porosité, intimité**,
- 10-Perspective, **Fragmentée, ouverte, poétique**,
- 11-Impasse, **Hauteur, réduction, partage** multimodal,
- 12-Hauteur, **Symbole et horizon**,
- 13-Nuit, **Ambiances** dont lumière.











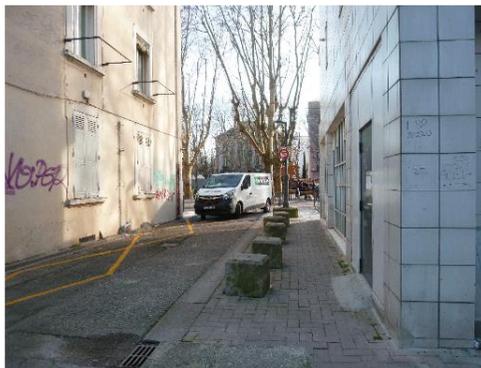




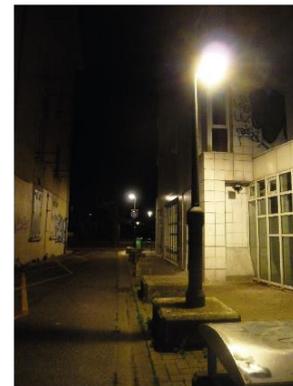
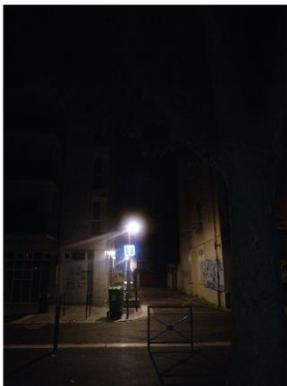












18°Moment : jouer du regard et prendre du recul

Lorsque je réalisais ces planches, j'ai remarqué à quel point **là encore, je passais à côté de mon intention** initiale qui était de « **donner à voir** » le passage du marché, **objectivement**. Intuitivement, j'avais essayé de reconstituer des séries qui étaient logiques pour mon œil, au regard de ma propre expérience.

J'avais par exemple commencé en mettant en formes les planches du cours Berriat, pour finir par celles donnant sur la place. J'avais reconstitué ces séries en considérant le sens de lecture basique de la langue française, en plus de quoi j'avais mélangé les photos issues de mes quatre visites, alors même qu'elles ont eu lieu à l'intervalle de plusieurs jours et mois.

Dès lors, je me suis amusée à « choquer mon œil » et **travailler les planches de manière binaire** : en premier lieu, en réalisant celle qui me semblait **logique au regard** et la plus neutre possible. En second, en créant sa **version « trompe l'œil »**, en m'amusant à changer le sens de la série, sur une même base de photos. A cet égard, j'ai ainsi joué de la taille des photos, de leur ordre et de la structure globale de la planche. Voici les biais, en mon sens, insérés sur les planches « bis » (Annexer, tromper l'œil, p. 105) :

1 : Dans la série centrale, le sens de circulation du tramway change et va vers du beau temps. Sur l'une des photos, le tramway est sur les rails du quai opposé.

2 : En bas à droite, les deux femmes se tournent le dos.

3 : La série connote un plus grand vide.

4 : L'une des portes pourrait être sur le mur du tag jaune.

5 : Sur les deux photos en haut à droite, l'ombre des cèdres montre que la photo n'a pas été prise avec les précédentes.

6 : La série dé-compose les ombres, raccorde divers moments.

7 : La configuration génère une prédominance des éléments bâtis par rapport aux végétaux.

8 : La série accorde plus d'importance aux déchets.

9 : La série offre plus une vaste prise sur le passage des saisons et les changements météorologiques.

10 : Cette série nous fait « entrer » dans le passage, l'autre nous en faisait sortir, nous menait vers la place.

11 : En tassant la configuration des photos, la série connote plus explicitement un aspect « délabré »

12 : L'ordre des photos nous conduit à l'église, l'autre nous menait aux cèdres, la finalité change.

13 : La logique est brouillée par l'insertion inopportune des photos qui représentent les entrées/sorties du passage du marché

A compter de ces réflexions, j'ai considéré qu'il était temps de tirer parti de cette subjectivité. **Ne pouvant tendre à l'objectivité**, même parée des meilleures intentions, j'ai estimé qu'**il était temps d'en faire le deuil**. Etrangement, c'est l'ensemble de ce processus qui m'a conduit à avoir envie d'émettre une proposition de projet, quoique mes manques soient nombreux et que mon approche, nous l'avons vu, ait été limitée.

A partir de ce moment, je me suis demandé comment faire projet :

Comment faire un projet qui soit un minimum **en accord avec mes valeurs** et mon attachement au passage du marché ?

Comment représenter un projet **malgré mon incompetence** en matière de représentation **graphique** ?

Comment assumer le caractère singulier de mes propositions, envisager des pistes d'amélioration ?

Quel pouvait bien être le sens de mon expérience globale durant ce PFE ?

A cet égard, la fiction m'a aidée à avancer. J'ai choisi d'essayer de souligner l'aspect imaginaire de cette démarche en travaillant les **représentations graphiques** de ce projet et de ce mémoire de manière **décalée** ; en insistant sur le trait « dessiné ».

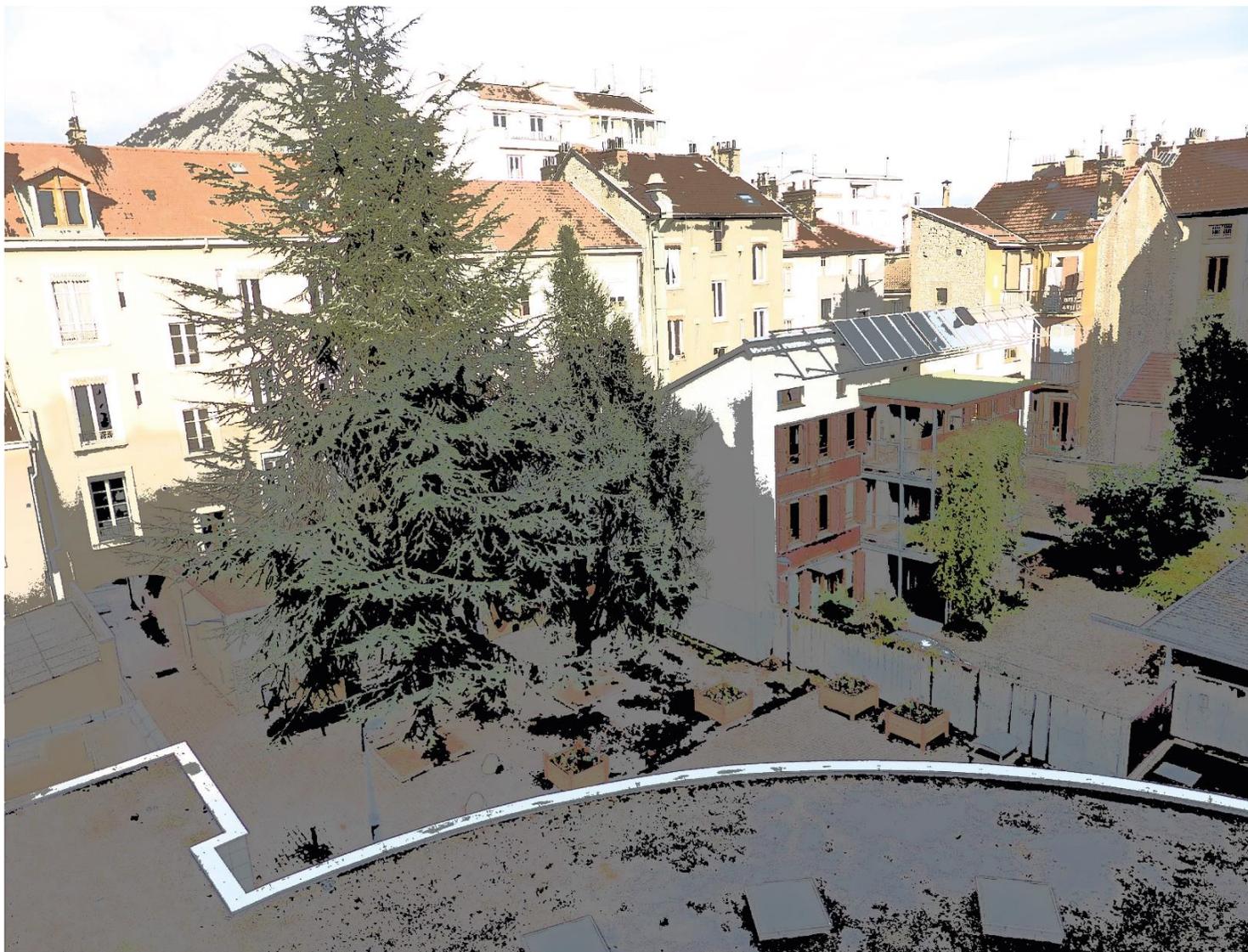
Aussi afin de **réintroduire la part fictive** de l'exercice qu'est le PFE, mettre en exergue le non-aboutissement de mon projet et afin d'**assumer sa subjectivité**.

Cela a donné lieu à la **proposition suivante**, qui est ce qu'elle est, **inachevée**, naïve peut-être et en un sens pleine d'espoir, à mon image, somme toute.

19° Moment : Le bien, l'éthique, la règle et les principes

20° Moment : Le beau, l'esthétique, les intentions et la manière

21° Moment : Le vrai, l'inspiration, les précautions, les héritages et fictions



Règle d'intervention :

Poser des limites au pouvoir coercitif de l'être humain.e sur son milieu et s'assurer de permettre l'émancipation et l'épanouissement des êtres qui le composent



Principes d'action :

Soutenir les initiatives en s'associant aux acteur.trice.s locaux, quelle que soit leur légitimité :

passant.e.s, habitant.e.s, collectif des 4 saisons du passage, personnel de la bibliothèque, technicien.ne.s et élu.e.s, ...

S'entourer d'une équipe aux compétences adéquates :

médiateur.trice, architecte, éthologue, paysagiste, ingénieur.e, artiste, voyageur.euse, enseignant.e, ...

Concevoir l'adaptabilité et la complémentarité des effets des préconisations sur les êtres :

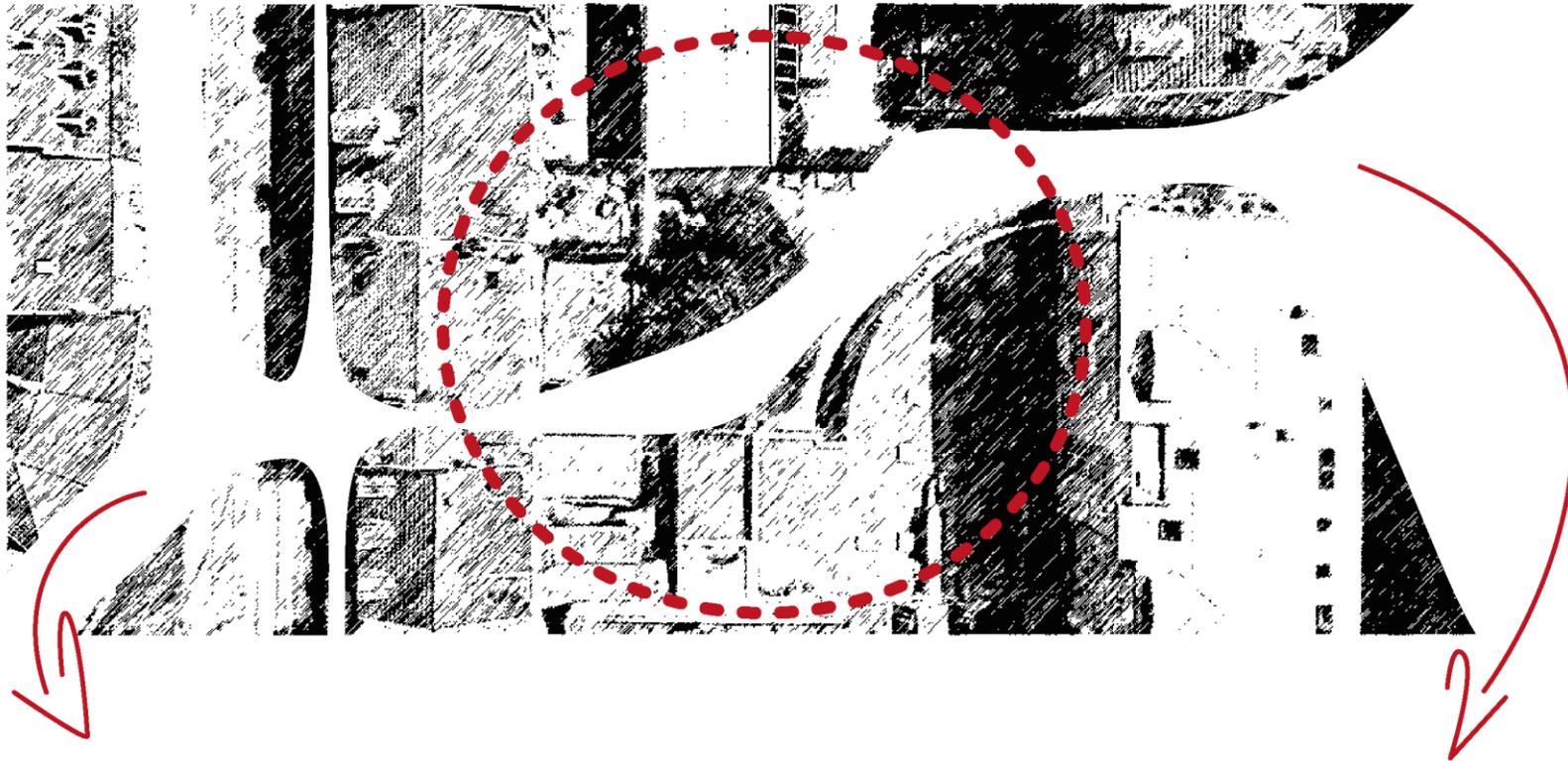
en termes thermiques, sonores, lumineux, météorologiques, rythmiques, sociaux, ...

Penser et tester des propositions conçues avec tous et toutes, «hors les murs», in-situ :

dans le passage, Place Saint Bruno, avec les associations locales, au Lieu, ...

Se concerter en respectant les situations, langages et besoins respectifs de tous et toutes :

trouver des outils, des guides ; Communication non violente, ...



Intentions générales :

Améliorer les conditions de vie des espèces humaine et non humaines

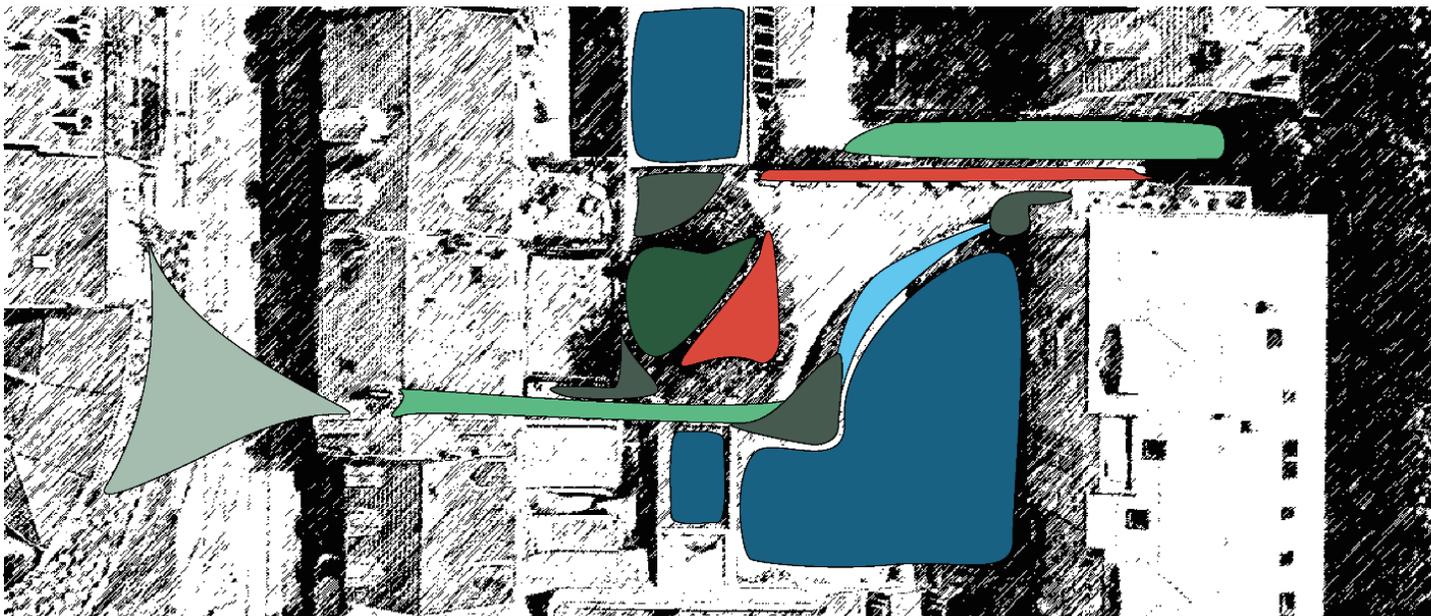
Pérenniser la trajectoire piétonne et affirmer un espace de pause

Valoriser les ressources et conserver des possibilités de libre appropriation

Cultiver l'esthétique du lieu et renforcer les interactions

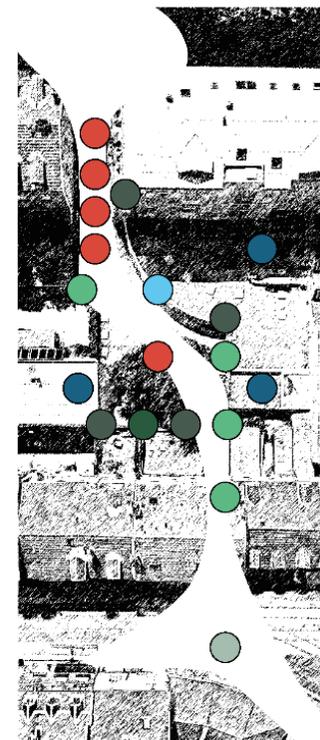
Soigner les noeuds intermodaux et pacifier les conflits d'usage

Réinvestir le sol



Propositions situées :

- Annoncer l'intersection et simplifier le franchissement du cours Berriat
- Sauvegarder les accès des habitant.e.s, du traiteur, des services techniques
- Revaloriser l'espace de compost et renforcer son insertion paysagère
- Proposer des assises modulables et mettre en valeur celles qui existent
- Atténuer l'effet « pignon sur rue » de la bibliothèque et reconfigurer la cloison
- Tirer partie des réserves d'eau de pluie retenues par les toitures
- Apaiser les angles et libérer l'élément végétal



Je devrais peut-être rajouter des informations à ce sujet dans le mémoire de mon PFE...

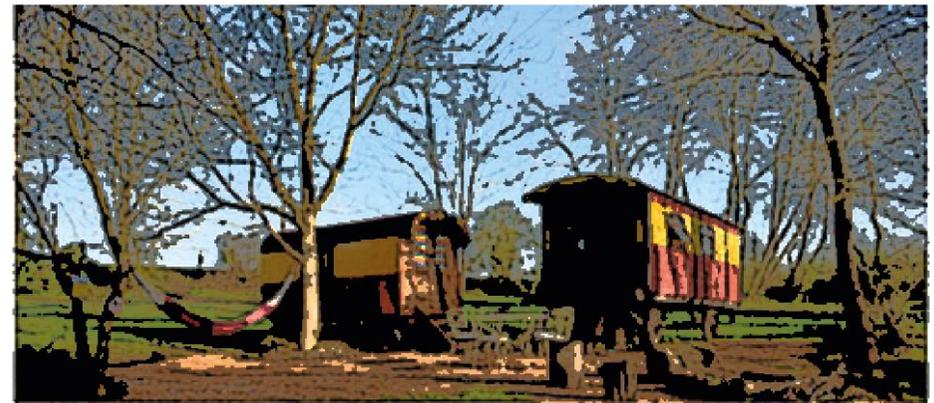
Un schéma, des perspectives, une photo, du texte ? Une source d'inspiration...

Tiens! Mes propositions d'aménagement me font penser au projet montréalais de ruelles bleues vertes ... Peut-être serait-il intéressant de s'adosser à leurs expériences pour transformer le passage ?

Concevoir et tester un processus de concertation itinérant ? Il me faudrait plus de temps... Je n'ai pas les compétences... Qui pourrait m'aider ? Comment l'imaginer ? De quoi m'inspirer ?



“RRRING” “RRRING”

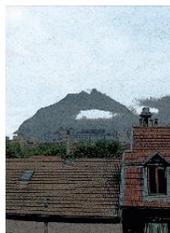


“RRING”

Boudu! Je n'ai pas vu le temps passer! ? Qui ça peut bien être..?

Quel vent l'amène ?

Cette vieille amie ?
Si tard ?
Mmhh...



A Océane et à Marouane.
A la mémoire de Marco.

Conclure

Au regard de ce PFE, je considère l'intérêt de m'être engagée dans une démarche où le **thème de ma recherche** a constamment été un **support de compréhension de mon expérience de terrain**. En m'interrogeant tout du long sur l'attachement au lieu, j'ai pu développer une approche sensible. Celle-ci m'a permis d'identifier que le passage du marché est peut être aujourd'hui plus un seuil qu'un passage, au regard de toutes les dimensions de cette notion.

Ce processus intellectuel et l'exploration de terrain m'ont aidée à comprendre que **le quartier Saint-Bruno est un espace dont l'identité socio-spatiale est avérée et menacée**, en même temps d'être aussi le territoire de groupes sociaux constitués et aux intérêts parfois contradictoires. **Le passage du marché est le fait d'appropriations territoriales relativement incompatibles**, ce qui rend la constitution d'un devenir commun plus complexe, d'autant plus au regard de la gentrification du quartier - que je n'ai certes pas abordée objectivement mais par le prisme du sensible.

En ce sens, cette démarche m'a permis de **travailler ma conception du rôle de l'urbaniste**. C'est-à-dire de considérer que dans le cas du passage, il s'agirait aussi de disposer de compétences en médiation pour y intervenir. Si la ville est le fruit d'une négociation constante, au regard du quartier Saint-Bruno, il me semble primordial de considérer les émotions afin de penser collectivement des projets qui ne génèrent pas la cristallisation de conflits, lesquels amènent parfois au refus de toute proposition.

Je crois aussi qu'il est important d'apprendre à identifier les besoins, derrière les demandes. L'impact affectif des reconfigurations matérielles, notamment sur le plan symbolique et lorsque des relations d'attachement entre individus et lieux sont établies est tel qu'il s'agit en mon sens de savoir **accompagner le changement**, mais de manière primordiale surtout, de savoir **être à l'écoute des lieux et des gens**. Peut-être faudrait-il dès lors apprendre à recevoir les émotions, potentiellement en s'y exerçant (grâce méthodes telles que la communication non violente ?). Je pense par ailleurs qu'il serait ici tout à fait propice d'extérioriser les processus de concertation, de les inviter dans de nouveaux lieux, hors institutions civiles et équipements publics courants, le plus tôt possible.

Cette remarque m'amène à **reconsidérer le rôle des rythmes**, dont le rythme de projet. Du fait de mes moyens d'actions, cette étude reste préliminaire et mériterait d'être au moins partagée pour être améliorée. De la sorte, il me semble important d'**inscrire les projets dans des temps longs**. Ils sont à mes yeux peut-être plus propices aux prises de recul et au développement de regards critiques et de liens de confiance avec les habitant.e.s, ou tout du moins de « décalage » des jeux d'acteurs qui sont parfois facteurs de blocage.

Enfin, je considère que ma démarche a été porteuse puisqu'elle m'a permis d'identifier aussi ma part de subjectivité et mes besoins en tant qu'intervenante dans un territoire, un lieu, en tant que partie prenante. C'est-à-dire que le fait de **me comprendre engagée** dans le processus d'attachement m'a aidée à **concevoir comment engager le passage à l'acte architectural**, dans une perspective éthique. Ici, en identifiant mes manques et en assumant le fait que ne disposant pas de toutes compétences, ce n'est pas seule que je pourrais respecter le passage et proposer des interventions qui soient à la hauteur de ce qu'il mérite.

En ce sens, ce Projet de Fin d'Etudes m'a permis de me resituer en 2020 et dans le rythme inhérent à tout processus d'apprentissage, d'accepter d'y rester à ma place. **Mon expérience a été performative**. J'avais besoin de comprendre la portée des actes en eux-mêmes, d'apprendre à **réintroduire la part affective de l'être**, à ne pas la laisser pour compte, tout en ne me trouvant pas noyée par celle-ci afin d'**entrer plus sereine et en conscience dans le champ de l'intervention urbaine**.

Trouver la source

AMBIANCES EN MOUVEMENT, **Architecture, seuils sensibles et mobilité.**

OpenEdition. Disponible sur : <https://lambiophil.hypotheses.org/> [consulté en 05/2020].

AMPHOUX, Pascal. **Le Passage du sensible.** Note 2 bis, illustrations. IMV, 2014, 2p.

AMPHOUX, Pascal, TIXIER, Nicolas. **Paroles données, paroles rendues. La marche collective comme écriture du projet urbain.** *Revue Europe*, numéro thématique Architecture et littérature, n°1055, 2017, pp. 196-215.

BERQUE, Augustin, DE BIASE Alessia., BONNIN, Philippe. Introduction. In : BERQUE, A., DE BIASE, A., BONNIN, P. (Dir.), **Donner lieu au monde : La poésie de l'habiter.** Paris, Editions Donner Lieu, 2012, pp. 7-14.

BOCHET, Béatrice, RACINE, Jean-Bernard. **Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse.** *Géocarrefour* [en ligne], vol. 77, n°2, 2002, pp. 117-132. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/geoca_1627-4873_2002_num_77_2_1563 [consulté le 14/01/2020].

CHELKOFF, Grégoire. **Seuils.** *Ambiances en mouvement* [en ligne], Architectures, seuils sensibles et mobilité, mis en ligne le 23/01/2014. Disponible sur : <https://lambiophil.hypotheses.org/468> [consulté le 23/05/2020].

COLIN, Clément, GERVAIS-LAMBONY, Philippe. **Pour une géographie des nostalgies citadines. Quelques pistes théoriques à partir d'exemples chiliens et sud-africains.** *Annales De Géographie* [en ligne]. Armand Colin, n° 728, 2019, pp. 37-56. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2019-4-page-37.htm> [consulté le 15/01/2020].

COLLOT, Michel. **Paysage et pensée selon la phénoménologie.** In : BERQUE, A., DE BIASE, A., BONNIN, P. (Dir.), *Donner lieu au monde : La poésie de l'habiter.* Paris, Editions Donner Lieu, 2012, pp. 53-65.

COULMEAU, Patrick. **Dracque la dragonne habite le square saint bruno** [en ligne]. *Gre.Mag, Actualités, Budget participatif : portrait des projets*, mis en ligne le 18/07/2017. Disponible sur : <http://www.gre-mag.fr/richmedia/dracque-la-dragonne-habite-le-square-saint-bruno/> [consulté le 21/02/2020].

DEBENEDETTI, Alain. **Le concept d'attachement au lieu : état de l'art et voies de recherche dans le contexte du lieu de loisirs.** *Management & Avenir* [en ligne], INSEEC/Management Prospective Ed., 2005, pp.151-160. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01214660> [consulté le 13/01/2020].

DREYFUS, Paul. **Les rues de Grenoble. L'histoire illustrée des 815 rues.** Editions Glénat, Tome 3, 173 p.

FAURE, Paul (Dir.), 2007. **Quartier Saint Bruno. Mémoire grenobloise d'hier et d'aujourd'hui.** Grande Bretagne, Editions Alain Sutton, Témoignages et Récits, 95 p.

France Culture, Conférences, LACOSTE, Jean. **Paris vu par Walter Benjamin**, 2014, mis en ligne le 2/08/2017. Disponible sur : <https://www.franceculture.fr/conferences/institut-francais-de-la-mode/paris-vu-par-walter-benjamin> [consulté le 3/05/2020].

France Culture, Emissions, **Idiocratie, la défaite de l'intelligence ?**, Nicolas Marin, La Méthode Scientifique, mis en ligne le 16/05/2019. Disponible sur : https://www.franceculture.fr/emissions/la-methode-scientifique/la-methode-scientifique-emission-du-jeudi-16-mai-2019?fbclid=IwAR2Co-1of0hSHJXADd5GKwu_Is6-lLoz6O66LoP4V8sIDA63q9LaMizTyNg [consulté en 06/2020]

HADBI, Ryma. « **Le patrimoine ici, c'est nous** » : **quartier de l'Abbaye, Grenoble** [en ligne]. Architecture, aménagement de l'espace, 2017, 218 p. Disponible sur : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01561715> [consulté le 13/01/2020].

IMV. **Passages. Espaces de transition pour la ville du 21^e siècle** [en ligne]. Disponible sur : <https://www.ivm-passages.com/>

LAPALUD, Pascale, BLACHE, Chris. **Le genre la nuit.** *Espace sensible* [en ligne], L'Observatoire, 2019, n°53, pp. 25-28. Disponible sur : <https://www-cairn->

info.sid2nomade-2.grenet.fr/revue-l-observatoire-2019-1-page-25.htm [consulté le 20/12/2019].

LAPOUJADE, David, 2017. **Les existences moindres**, Les éditions de Minuit, Paradoxe, Paris, 96 p.

LE BOEUF, J., ORSONI, F. **Enjeux de la recherche par le design pour l'enseignement de futurs professionnels designers engagés dans les problématiques de la ville durable** [en ligne], *Sciences du Design*, 2019, n°9, pp. 24-37. Disponible sur : <https://www-cairn-info.sid2nomade-2.grenet.fr/revue-sciences-du-design-2019-1-page-24.htm> [consulté durant 12/2020]

Programme Passage de l'IVM Paris. **Faire passage, faire référence**. *Mini-colloque. Echange ENSA Nantes / ETSA Barcelona* [en ligne], organisé dans le cadre de l'UE51, Mais qu'est-ce donc qu'un espace public ? Disponible sur : <https://vimeo.com/115707002> [consulté le 26/04/2020].

QUEYSANNE, Bruno. **Architecture inquiétée par l'œuvre d'art**. Séquences d'architecture [en ligne], 9 mars 2009, Ecole nationale supérieure d'architecture de Grenoble. Disponible sur : <https://www.archires.archi.fr/en/electronic/405043>.

Saint Bruno. Pour des villes vivantes et populaires ! [en ligne]. Disponible sur : <https://saintbruno.noblogs.org/> [consulté en 02/2020].

SANSOT, Pierre, 2004. **Poétique de la ville**. Editions Payot et Rivages, Petite Biblio Payot, Paris, 625 p.

SEBASTIEN, Léa. **L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ?**, *Noroi* [en ligne], pp. 23-41, 2016, mis en ligne le 17 octobre 2018. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/noroi/5846> [consulté le 22/02/2020].

SCHMITZ, Serge. **La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible**. *L'espace géographique* [en ligne], Belin, 2001, n°4, Tome 30, pp. 321-332. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2001-4-page-321.htm> [consulté le 14/01/2020].

STENGERS, Isabelle, 2019. **Résister au désastre**. *Dialogue avec Martin Schaffner*. Editions Wildproject [en ligne], Dialogue, 89 p. Disponible sur : <https://fr.calameo.com/read/00208342524ebfcddea4a> [consulté le 15/04/2020].

THIBAUD, Jean-Paul, TIXIER, Nicolas. **L'ordinaire du regard**. *Le Cabinet d'amateur* [en ligne]. Revue d'études perecquiennes, 1998, pp. 51-67. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01518180/document> [consulté le 13/04/2020].

THIOLLIERE, Pascaline. **L'urbain et la mort : ambiances d'une relation**. Architecture, aménagement de l'espace. Université Grenoble Alpes, 2016. Français. Disponible sur : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01598078/document> [consulté le 19/05/2020].

TREMAUDAN, Maël, 2016. **Redécouvrir la place Saint Bruno. Analyse et projection sur un espace public selon la méthode vidéo de William H. White** [en ligne]. Projet de Fin d'Etudes, Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine, 60 p. Disponible sur : https://issuu.com/maeltremaudan/docs/mael_tremaudan_red__couvrir_la_place [consulté le 21/02/2020].

Ville de Grenoble. **Le quartier Saint-Bruno se révèle ! Mieux vivre au quotidien dans un quartier unique de Grenoble...** 2018.

WUNENBURGER, Jean-Jacques. **Chemin vers un réenchantement du séjour sur terre**. In : BERQUE, A., DE BIASE, A., BONNIN, P. (Dir.), Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter. Paris, Editions Donner Lieu, 2012, pp. 67-91.

Annexer

22°Moment : retourner

23°Moment : tromper l'œil

24°Moment : notice analytique

22°Moment : retourner

« Coucou,

Premières remarques: il n'y a pas une seule photo du passage les jours de marché, alors qu'il fait aussi le lien entre les transports et la place ...

Pour ma part, l'impression laissée la première fois que j'ai traversé ce passage, c'est la crainte. Pourquoi? Au vu de l'état de délabrement. Un espace fleurit inspire du bien-être. Il donne une impression d'appropriation du lieu et donc plus sécurisée. »

« Bonjour Marion

Merci pour ton envoi. J'ai beaucoup apprécié ton texte. Je regarde le passage bien autrement. Il s'enrichit de toutes les variations que je qualifierais de musicales. Il devient un lieu de poésie et de témoignages d'un quartier coloré, bigarré, populaire, vulgaire, où la nature reprend ses droits aussi. C'est un exposé qui fait aimer ce passage. Certes je suis un peu de parti pris car j'y habite. Tout ce que révèle ton travail de ce passage ! C'est phénoménal !

Et puis j'ai aperçu le nom de Walter Benjamin et ça m'a fait très plaisir. Car j'ai beaucoup d'admiration pour ce mr. Un seul petit regret qui porte sur la forme. Je me suis arraché les yeux (fatigués par la vieillesse) pour lire les citations en couleurs.

Encore merci et bonne continuation. »

« Bonjour Marion,

Je suis habitante, j'apprécie vraiment votre synthèse, qui aborde, de façon poétique et fluide, les paradoxes du quartier.

Je crains que l'enthousiasme du collectif "les 4 saisons du passage" s'essouffle mais peut-être est-ce les conséquences de l'épidémie.

Les bacs jardin ne sont plus entretenus, les composts s'abîment. Il y a peut-être un sentiment de lassitude devant la dégradation permanente des lieux. Mais, il me semble que cette lassitude est liée au fait que nous sommes confrontés à l'absence d'une réelle écoute, d'une volonté politique engagée pour que le quartier soit plus sécurisé. Nous attendions beaucoup d'une étude de sûreté qui n'a finalement pas été faite. Les incivilités se poursuivent, le jour, la nuit. C'est un espace de non droit où le deal est toléré. Au-delà du trafic, les incivilités sont insupportables au quotidien. (Rodéos de voitures ou scooters, musique à fond, cris, bagarres, BBQ, feux d'artifice, piscine, dégradation des arbres, des conduits d'eau.. etc). Les coins sauvages d'urinoir dégagent une odeur insupportable.

Les élus nous répondent "on ne peut pas vider la mer avec les mains". Quel état d'impuissance mais aussi de mépris pour les habitants qui sont régulièrement affectés dans leur espace privé (squats des halls d'entrées, dégradations des garages, extincteurs

volés, sentiment d'insécurité etc) Je crains que le quartier soit sur un fil, un équilibre que je vois tendre vers la dégradation. A quoi ressemblera le passage dans 15 ans ? Je répondrai malheureusement à un lieu très dégradé, insécurité et abandonné. Quant à l'immobilier, il va perdre de sa valeur.

Face à la crise écologique, les habitants ont besoin de renfort de la part de la mairie pour rendre ce passage vivant, harmonieux et agréable. D'autant qu'il est situé au Nord et apporte en été un espace de fraîcheur. Peut-être occuper l'espace par des garages extérieurs vélos afin d'éviter les coins obscurs propices aux caches et pissottières. Occuper le centre avec des jeux tracés au sol pour les enfants, genre marelle comme une cour attenante à la bibliothèque (surtout pas de bancs!). Quant au quartier, je serai favorable à la mise en place de bornes aux entrées pour limiter la circulation et créer un espace dédié aux piétons.

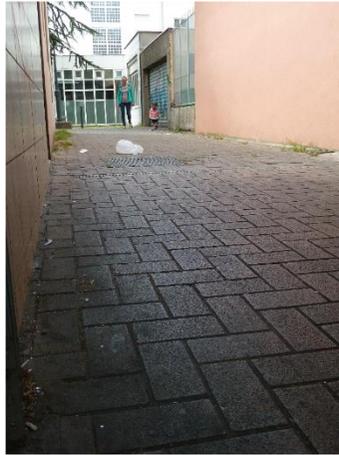
Je suis désolée de vous transmettre ma déception de vivre dans ce quartier malgré la solidarité qui unit les habitants. C'est grâce à cet état d'esprit qu'il est encore possible de rester malgré tout. Pour combien de temps?

En vous remerciant de votre étude »

23°Moment : tromper l'œil















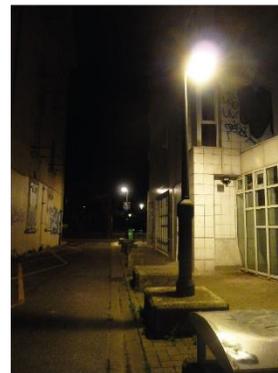
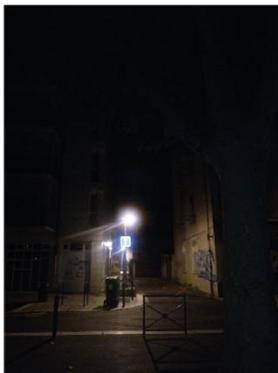












24°Moment : Notice analytique

Nom et prénom de l'auteure : DUPRAT Marion

Titre du projet de fin d'études :

Récits d'un attachement.

Passage du marché, place Saint Bruno, Grenoble.

Date de soutenance : Lundi 6 juillet 2020

Organisme d'affiliation :

Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine - Université Grenoble Alpes

Organisme dans lequel le stage a été effectué : Compagnie Les Inachevés

Directeur du projet de fin d'études : TIXIER Nicolas

Collation :

- nombre de pages : 117

- nombre d'annexes : 3

- nombre de références bibliographiques : 31

Mots-clés analytiques :

Ambiances - Attachement au lieu – Existence – Expérience – Passage – Photographie – Récits – Seuils

Mots-clés géographiques :

Cours Berriat –Grenoble - Passage du Marché – Place Saint Bruno – Quartier Saint Bruno Chorrier Berriat